

Les fous

Jules Lermina



Gloubik Éditions
2022

Cette nouvelle fait partie du recueil *Histoires Incroyables*. Elle a également été diffusée dans les numéros 823 à 835 (septembre à novembre 1903) de *La Science Illustrée*.

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

I

Pourquoi six heures ? Non pas six heures moins cinq minutes ni six heures cinq, mais bien six heures juste. Cela me préoccupait plus que je ne voulais me l'avouer et cependant je ne m'étais pas trompé. Tenez, hier encore, j'étais allé chez lui, pour mon procès.

Car il est temps que je vous dise de quoi je veux parler ou plutôt de qui.

Lui, c'est M^e Golding, mon sollicitor, un homme de sens et de talent, plus rusé que tous les attorneys des États-Unis, et qui sait vous retourner un juge comme un gant de feutre, ou lui ouvrir l'esprit à point, comme le plus graissé des *bowie-knives*.

Je suis un homme comme vous, ami lecteur, mais peut-être ai-je en moi telle disposition qui chez vous n'existe qu'à l'état latent. J'ai remarqué que chez tout individu appartenant à la race humaine, réside en un point spécial et sans qu'il s'en rende compte lui-même, une faculté, comme une sorte de sens, doué d'un *superacuité* remarquable. Chez les uns, j'ai vu que c'était le désir de l'or, ou plutôt le *flair* des affaires; chez les autres, c'était la *divination* intuitive de la fragilité d'une femme. Les uns se disaient, en

entendant un bavard là, il y a une bonne affaire à engager. Les autres, en regardant la plus guindée de toutes les mères de familles voilà une femme dont je serai l'amant.

Cela ne se discute ni ne s'explique. Cela est. C'est une agrégation, indépendante de toute volition, entre telle portion d'un autre être et la portion équivalente de votre propre nature, comme un engrenage auquel vous ne pouvez échapper. Il y a en lui ou en *elle* telle aspérité qui s'accroche, par son évolution même, à un des ressorts de notre mécanisme. Et tout suit.

Moi, j'ai le flair de l'étrange : chez un homme, si *innocent*, si naturel qu'il paraisse à tous, je pressens, je constate l'*anormal*, en si petite dose qu'il s'y trouve. L'*infinitésimal* m'affecte. Et une fois que j'ai été touché par ce ressort invisible, rien ne peut m'arrêter. *Il faut* que je sache, que je suive le mouvement, l'impulsion qui m'a été communiquée.

C'est ainsi que cela se passa avec Me Golding, homme régulier, comme le balancier d'une pendule, marchant comme un rouage, vivant automatiquement ou plutôt mathématiquement. À dix heures du matin, je le trouvais à son bureau pour ses consultations. Et, remarquez-le, jamais une minute avant ni après dix heures ; à une heure, au tribunal ; à cinq heures, dans son cabinet ; à

six heures... c'est là ce qui me frappa.

J'étais chez lui : nous causions de mon procès... oh ! une misère... quelques centaines de dollars dont je me soucie comme d'un poisson salé. Mais j'en avais fait une question d'amour-propre et pour la vingtième fois - pour la centième, peut-être - je répétais à Golding les *pourquoi* de mon entêtement. Il m'écoutait comme un sollicitor sait écouter - tarifant d'avance chaque minute qui s'écoute, et rêvant déjà au mémoire à présenter, et sur lequel je devais lire : Pour avoir conféré pendant une heure du procès X... 8 dollars. - Je n'avais pas pris garde à l'heure, et lui ne me rappelait pas que l'heure de sa consultation allait être achevée. En vérité, nous approchions du dénouement et cette conférence n'était pas inutile.

C'est alors, - j'entamais le dernier point de la controverse et j'allais démontrer victorieusement que mon adversaire était un malhonnête homme, - que sonnèrent six heures : oh ! doucement, tout doucement, au timbre fêlé d'une vieille pendule vermoulue, échappée de quelque cargaison anglaise. Il paraît que six heures sonnèrent moi ; je n'entendis rien, tant le timbre avait faiblement résonné. Mais, instantanément, Golding n'était plus devant moi. Où donc alors ? tout à l'heure il était si solidement cloué dans son fauteuil de

cuir !... Je regardai derrière moi, la porte de l'étude se refermait. Il était parti. Si vite, si délibérément, sans un mot d'excuse, sans un geste d'avis !... Parti, ou plutôt glissé dehors.

Il y eut agrégation entre le *quelque chose*, personnel à cet homme, et ma faculté d'investigation. Je me sentis accroché, le cliquet était tombé.

Non, ce n'était pas par impolitesse, ennui ou fatigue qu'il s'était ainsi dérobé à notre entretien. Par impolitesse ? Golding était la courtoisie en personne. Par ennui ? Un sollicitor ne s'ennuie que de ce qui ne rapporte pas. Par fatigue ? Un client ou un autre, qu'importe ?

Il y avait *autre chose*. Quoi ? Je ne le savais point, mais je le sentais. Sensation vague, intuition positive, qui ne définit pas, mais affirme. Pendant toute la journée du lendemain, je fus obsédé, non d'un désir, mais d'un besoin de savoir. C'était une possession ; l'idée avait pris racine en moi ; elle germait, grandissait. Je retournai chez le sollicitor à cinq heures. Il me reçut comme à l'ordinaire. Nul changement, nulle gêne, mais pas une excuse. Il semblait ne pas avoir la notion de ce qui s'était passé ; je n'osai pas lui en parler.

Pourquoi la question vint-elle dix fois sur mes lèvres, et pourquoi dix fois ne me sentis-

je pas le courage de parler ? Quelques minutes avant six heures, j'attendais... oh ! comme j'attendais que le timbre fêlé retentît... mais on vint nous déranger, je dus partir, je descendis dans la rue. À six heures, il passa auprès de moi, sans me voir... ou du moins je suis sûr qu'il ne me vit pas, quoi qu'il m'eût regardé... Je pouvais le suivre, mais je jugeai qu'il ne fallait pas procéder ainsi. Je m'en allai, pour revenir encore le lendemain, le surlendemain.

Mais le hasard - était-ce bien le hasard ? - était contre moi je ne pouvais me trouver dans son cabinet jusqu'à six heures. Seulement, alors que je me tenais, en bas, blotti auprès de la porte, l'épiant, comme aurait fait un voleur qui en eût voulu à sa bourse, je le voyais passer, froid, calme, insensible à tout ce qui se passait autour de lui... toujours dans la même direction, sans tourner la tête à droite ni à gauche, regardant droit vers un but...

C'était un homme de quarante ans... Ah ! son portrait ? il ne présentait rien d'étrange, aucun caractère singulier. Les enfants ou les personnes sentimentales croient seules encore à un rayonnement de l'étrange en dehors de l'individu, à une trahison de la physionomie et de l'allure. Croyez-moi, défiez-vous, au contraire, de l'homme dont rien ne

sort ! Visage calme, attitude insignifiante,, c'est hypocrisie voulue ou inconsciente. Le visage qui ne dit rien *parle en dedans*.

Celui-là - avec ses cheveux gris, ses yeux bleus, son front haut et sans rides, son pas régulier, cette absence totale d'agitation externe - celui-là devait avoir des rides en dedans et son cœur devait battre dans sa poitrine d'un heurt saccadé, quelque chose comme le halètement fébrile du remords ou le tressautement de la terreur.

Comme je l'espionnai, comme je me glissai furtif auprès de lui, comme j'étudiai chaque inflexion de sa voix !... rien ! Pourquoi, après tout, ne pas supposer qu'à six heures juste il avait pris, dans trente ans d'exercice, l'habitude de quitter son office ? ... qu'à cette heure-là quelqu'un l'attendait, quelque gouvernante peut-être, un peu grondeuse, un peu revêche, se plaignant que l'eau eût trop longtemps bouilli dans la *Kettle*, que les rôties fussent trop brûlées ?...

Mais non, non, mille fois non. *Quelqu'un* ne l'attend pas ; mais il va trouver quelqu'un, il ne peut faire autrement. *Il faut* qu'il parte à six heures. Cela, je ne puis l'expliquer, mais je le répète, je le *sais*. Cela ne peut pas *ne pas être*.

Cette pensée était devenue fixe. J'étais arrivé à considérer Golding comme un enne-

mi dont la vie m'appartenait. Il n'avait pas le droit de garder son secret, car l'anormal qui existait en lui se répercutait en moi et me causait un malaise continu. Je résolus d'en finir.

Justement une circonstance me servit. J'avais préparé cela de longue date. Golding était très obligeant, et - *avant six heures* - c'était un bon vivant, avec lequel bien souvent j'avais bu un verre de sherry et partagé un *plumcake*. Alors, je lui avais dit : Si je gagne mon procès, vous me permettrez de vous inviter à un *lunch* ?

J'avais dit *lunch*, car ce mot impliquait le matin, et j'avais besoin de l'avoir à ma table vers midi ou une heure.

Je gagnai mon procès. Oh ! je vous assure que je ne reculai devant rien pour réclamer l'exécution de sa promesse. J'avais peur qu'il ne se défiât, et mon insistance même aurait dû lui donner des soupçons. Je craignais qu'il ne parlât de *l'heure* à laquelle il devait se retirer. Mais non, il n'en fut pas question. Et ce fut le visage riant, le front calme, qu'il me suivit à ma demeure, dans Hamilton-square.

Là, je fis les honneurs de mon mieux. J'étais fort gai en vérité... trop gai peut-être pour que ce fut naturel. Mais lui ne voyait rien, ne devinait rien. Il fredonna même le

Yankee Doodle, d'une voix qui, ma foi, n'était pas sans charme... mais j'attendais le dessert avec impatience afin qu'il bût du vin... de mon vin à moi. Je jouais une rude partie, et, à chaque minute, je frissonnais, je tremblais d'entendre sonner six heures... mais non, j'ai bien le temps.

Enfin ! voici les pâtisseries et les fruits ; il m'a tendu son verre, et j'ai versé : il a porté un toast aux étoiles de l'Union, et encore il a bu, deux, trois, six verres... Comme ce que je sais est long à opérer !

Mais voilà que sa tête s'alourdit, ses yeux se ferment, je le conduis au canapé, j'allume un cigare et j'attends...

Et six heures sonnent...

II

Et il dort, d'un sommeil que je sais pesant et invincible. Il n'a pu rien entendre, d'ailleurs l'heure n'a pas sonné à ma pendule. Je l'ai arrêtée. Moi, j'étais trop attentif pour ne pas saisir l'écho venant de l'horloge voisine. Il n'a pas fait un mouvement.

C'est étrange. Je m'attendais à quelque chose. Ce rien me surprend. Et pourtant, non, je ne me suis pas trompé... j'y songe ! Si ce n'était pas encore six heures - pour lui !

Alors doucement, oh tout doucement, je me penche et je tire sa montre de son gousset. Comme je fais cela habilement ! on dirait un habitué des *Five-points*¹... Il n'a pas tres-sailli. Mes doigts ont été si légers ! Là ! je regarde, il n'est que six heures moins deux minutes... l'horloge avance... Je puis encore espérer... quoi ? L'épanouissement de l'inconnu... Voilà, l'aiguille marche, lentement, lentement. Encore deux secondes. D'un mouvement vif, je remets la montre à sa place et...

Ah ! ce fut un curieux spectacle en vérité et que je n'oublierai de ma vie. Est-ce bien Golding qui se dressa tout à coup, comme si un ressort se fût tendu dans son épine dorsale ? Il n'ouvrit pas les yeux, non, mais à je ne sais quel rayonnement, je m'aperçus qu'il voyait à travers ses paupières fermées. Il fit un pas, sans chanceler.

Je pris son chapeau et le mis sur sa tête, un peu de travers, et j'eus la compassion de placer sa canne entre ses doigts. Et tout cela dut être fait bien vite, car depuis le moment où il s'était redressé, il n'avait pas cessé d'agir.

Il avait traversé la salle où nous avions lunched, ouvert la porte ; il descendait l'esca-

1 Carrefour mal famé de New York, comme l'ancienne place Maubert, à Paris, ou les *Seven Dials*, à Londres.

lier.

Oui, mais s'il s'en va ! Eh bien ! après, que saurai-je ? le suivre, c'est banal. Il me semble qu'il y a mieux à faire. Maintenant, je ne doute plus. Il y a un secret, ce secret est mon bien, ma proie, il ne faut pas qu'il m'échappe...

Une idée infernale traverse mon cerveau. Si je l'en fermais ! je rentrerai tard, je lui dirai qu'il s'était endormi, que j'ai cru devoir respecter son sommeil.

Et comme ces pensées étaient écloses en moi en une seconde, je me trouvai dehors, et je fermai la porte à double tour.

Il était enfermé. Et toutes les voix de la ville, comme dans un appel désespérant, répétaient : Une, deux, trois, quatre, cinq, six... cinq, six... cinq, six.

Moi, je courus à une petite fenêtre basse par laquelle je pouvais plonger à l'intérieur. Je vis vraiment un spectacle bizarre.

M^e Golding était appuyé contre la porte, non comme un homme ivre, mais dans l'attitude d'un homme qui marche. Les jambes se levaient, l'une après l'autre, en cadence, sans temps d'arrêt comprenez-vous cela ? Il allait sans bouger. Le visage collé contre la porte, il tendait *en avant* comme s'il eût fait une course rapide, et, en réalité, il piaffait

sur place.

Je ne sais pourquoi cela me sembla démesurément grotesque. Je partis d'un violent éclat de rire, et...

III

— Évidemment, il sera tombé de fatigue ! dis-je à mi-voix.

Mon *partner* posa son cigare sur le rebord de la table, lança dans le foyer un long jet de salive brune et répondit :

— J'invite à cœur, et vous coupez ! par la mort diable ! cela devient intolérable.

Ceci se passait au *National-club*.

Au moment où j'avais ri si intempestivement, une main s'était posée sur mon épaule, et une voix bien connue m'avait proposé un tour au club. J'avais hésité. Fallait-il le laisser, *lui* ? Et puis, je m'étais dit qu'après tout la porte était solide, que mon excuse serait toujours bonne et qu'il était comique de le laisser pendant quelques heures livré à lui-même. C'est ainsi qu'étant à l'*Athenœum*, j'aimais à corser les problèmes d'arithmétique que nous proposait le professeur, en y ajoutant quelque combinaison inconnue.

Ces deux, trois, quatre heures - qui

sait ? - pouvaient faire jaillir un x nouveau. Cette idée me séduisit et je suivis le capitaine au club; là, j'acceptai une partie de whist.

Mais en dépit de tous mes efforts, je n'avais pu parvenir à *abstraire* ma pensée, et chaque carte qui tombait me semblait correspondre à l'un des pas de l'homme.

Si par hasard il parvenait à ouvrir ma porte, s'il s'enfuyait... tout était perdu. Car, ce que je voulais avant tout, c'est qu'il ne pût pas aller là où il allait d'ordinaire. Je voulais déranger cette machine, briser un engrenage, affoler la roue.

Mais non, je n'ai rien à craindre.

— À vous la donne, capitaine.

— Oui, mais tonnerre, ne jouez pas de *singleton* aussi maladroit.

Il a raison, le capitaine, je joue mal. Mais il ne sait pas ; lui, ce qui me préoccupe. D'abord nul ne le saura. Est-ce que je voudrais partager mon secret avec quelqu'un ? *Mon* secret ! car il est bien à moi. Je l'ai fait lever comme un gibier, et seul, j'ai la piste.

Certes, je sens en moi un immense désir « Si vous saviez ! » ou bien encore « Je pourrais vous raconter quelque chose ! » Des phrases pleines de réticences viennent à mes

lèvres, quand ce ne serait que pour avoir le plaisir de m'arrêter quand je le voudrais, et de donner la preuve de ma discrétion. Il serait bon d'*indiquer* que j'ai la *propriété* d'un secret, que nul ne partage, ni ne partagera que si cela me plaît.

Mais ces mots qui brûlent mes lèvres, je ne les prononcerai pas...

D'ailleurs, pourquoi ne puis-je pas chasser le souvenir ? Le jeu m'intéresse, la fiche est à dix dollars... Voyons ! faisons un pacte avec moi-même. Il est dix heures et demie. À minuit, je retournerai chez moi. Minuit, c'est bien convenu.

Tenez, cette résolution va me porter bonheur. Voilà que j'ai la main pleine d'atouts... trois de tri... partie gagnée. Encore un *rubber*.

Il marche toujours, lui. Oh ! ne dites pas non, j'en suis sûr. C'est comme si j'y étais... ses pieds et sa canne heurtent régulièrement la dalle de l'antichambre... pan, pan, pan... pan, pan, pan ! un bruit régulier, une, deux, trois... Où veut-il aller comme cela ?

Pas d'impatience, je dégusterai *mon* mystère lentement, à petites doses. Il ne faut pas imiter ces avides qui dévorent tout leur bien en quelques mois... je ferai des économies d'étrange, je puiserai petit à petit dans mon

trésor, et je ne m'apercevrai même pas qu'il diminue !

Onze heures et demie ! Encore une demi-heure. Allons, je suis content de moi. Mais aussi, pour me récompenser, je me donne un quart d'heure de grâce... je partirai à minuit moins un quart.

— Capitaine, nous avons gagné trente-deux fiches, je crois.

— Oui, vous nous quittez ?

Comme je souris victorieusement en répondant : « J'ai à faire. »

Voilà. Je mets mon paletot. Au revoir, mes amis. Oh ! ils ne se doutent pas de ma joie. J'ai un peu la fièvre. Je suis comme un amoureux qui court à son premier rendez-vous. Ma maîtresse s'appelle Énigme. C'est un beau nom, n'est-il pas vrai ?

Adieu, adieu. Je suis parti.

IV

Non, je n'irai pas directement chez moi, je ferai un petit tour dans Broadway. Justement, c'est un peu fête aujourd'hui, les magasins sont encore ouverts... Des bijoux ! des diamants ! Ah c'est chez moi que je vais le trouver, mon *bijou*, mon vrai *diamant* à moi !

Je n'y tiens plus, allons.

J'avancais tout doucement vers Hamilton-square. Car je ne voulais pas arriver brusquement. Je ne voulais pas être vu, être entendu. Et puis, je me disais en prenant l'autre côté de la chaussée : « Je vais d'abord entendre de loin, d'aussi loin qu'il sera possible, ce bruit qui est comme l'écho du mystère... Est-ce que je ne le perçois pas encore ? Non, encore un pas, encore un autre... »

Et je restai à la place que j'occupais, cloué par l'étonnement, - oui, cloué, - comme si tout à coup une cheville d'un pied eût transpercé la semelle de mes bottes et eût été rivée par une main invisible en dessous du pavé !...

J'entendais, oui. Mais ce que j'entendais, ce n'était pas ce que je *supposais* devoir entendre... Une, deux, trois... non. Ce n'était pas ce bruit régulier, cadencé, un talon après un autre, puis la canne, encore un talon, encore un autre, et la canne.

Ce n'était point cela le moins du monde. Comment définirai-je ce que j'entendais ? Ce n'était pas un piétinement. Oh ! non, c'était plutôt un roulement. Très vif, sans arrêt. Il n'y avait pas un intervalle d'un dixième de seconde entre chacun des sons qui parvenaient à mon oreille...

Est-ce possible ? *Un seul homme ne peut produire ce bruit !* Trépignât-il sur place, son pas n'aurait pas cette persistance cadencée. Non. *Ils sont plusieurs !* Allons, ce n'est pas supposable. La porte est solidement fermée. Nul n'a pu entrer, pas plus que *lui* ne pouvait sortir.

Pourquoi donc hésité-je à avancer ? Je n'ai pas peur ; certes, la terreur est bien loin de mon âme. Pourtant c'est bien étrange.

Je penche la tête en avant, je tends le cou... je regarde !

Je vois !... il peut donc se faire qu'une vérité soit plus étrange que toutes les suppositions ?...

Ils sont deux devant ma porte, vous comprenez bien, *devant*, sur la dernière marche du perron, le nez contre le bois et marchant *sur place* comme l'autre marche à l'intérieur. Sans bouger, et séparés par l'épaisseur du bois, ils vont à *la rencontre* de l'autre.

Pas un mot d'ailleurs. Rien que ce pas que nulle puissance ne semble devoir arrêter. Je me glisse à la fenêtre, et à la lueur d'une veilleuse qui brûle dans le corridor, je le reconnais, lui, Golding... il va toujours en avant, sans avancer.

Et les deux autres font le même manège au-dehors... C'est une bizarre chose que ces

trois mannequins, mus par une même ficelle. Ce sont ces six talons qui produisent le roulement... il y a aussi trois cannes...

Quel parti dois-je prendre ?

V

Attendre ? Quoi ? Que la machine motrice s'arrête d'elle-même... Il y a là des ressorts d'acier que rien ne détendra. Le jour peut avoir une influence sur l'étrangeté de la nuit, cela est vrai. Le chant du coq chasse les fantômes. Soit ; mais il n'y a pas ici de fantômes, les spectres n'ont pas de talons, et, comme dit le poète :

Et le souffle muet glisse sur le silence.

Golding et les autres sont des personnalités matérielles, des entités de chair et d'os. Pourquoi l'homme doué du plus grand courage se sent-il ému en présence de l'homme sorti de sa norme ? Je rencontrerais dix Golding au coin d'un bois, que je les braverais. Un seul - parce qu'il est *incompris* - parce qu'un des ressorts de son être confine à l'inintelligible - me paraît effrayant. En vérité, j'ai presque peur.

Mais cette hésitation ne dure pas... je me

glisse doucement jusqu'à ma porte, je monte deux degrés du perron, je suis derrière mes deux étranges visiteurs. Et, sans qu'ils s'en aperçoivent - car, sur mon âme ils ne s'en aperçoivent pas - je passe mon bras entre eux deux, j'introduis la clé dans ma serrure qui grince, et d'un élan brusque, j'ouvre la porte...

Dernièrement, sur la ligne ferrée du Massachusetts, deux locomotives, - choses de fer et d'acier, - se précipitèrent l'une sur l'autre. Eh bien ! par Jupiter, - proportionnellement à la masse projetée, - le choc ne fut pas plus violent.

Les deux gentlemen heurtèrent Golding, qui heurta les deux gentlemen.

Puis il y eut un cri, - ou plutôt trois cris en un seul...

Puis non pas une course, non pas une fuite, non pas une déroute, - mais un *rue-ment* à travers la rue. Les deux gentlemen avaient mis Golding sur leurs épaules, - mon Dieu, oui ! un *sollicitor*, - comme une balle de coton. Celui de devant soutenait les deux jambes, dont il s'était fait comme un collier, l'autre portait la tête et tenait le cou à deux mains...

Et ils s'enfuyaient dans la direction du parc, avec leur fardeau ballotté, cahoté, tres-

sautant.

Qu'auriez-vous fait ? Ce que je fis.

Je courus après eux. Mais, bast ! ces jambes-là étaient de fer ; je les vis, longtemps, bondissant à travers les rues, les squares, les avenues, l'emportant, lui, - et avec lui mon secret, - et je dus m'arrêter, haletant, épuisé, soufflant et m'appuyant les deux mains au côté... Ils échappèrent à ma vue.

VI

Voyons. Me voici chez moi, bien calme, bien reposé. Il faut que je réfléchisse.

Quel est mon point de départ? Ah j'y suis... Six heures. Cette heure a un sens, ce moment a une influence. Sur qui ? Sur Golding, ceci est acquis. - Et remarquons le - une influence indépendante de sa propre volonté. La preuve, c'est qu'à six heures moins deux minutes, il dormait.

Seconde question. - Comment a-t-il eu *conscience* de l'heure, alors que le narcotique - car j'avoue mon subterfuge - agissait sur son système nerveux ?

Avez-vous remarqué ceci ? Vous vous étiez dit, en vous couchant : demain, il faut

que je me réveille à cinq heures du matin. Et à cinq heures juste, n'ayant auprès de vous que votre montre qui *ne sonne pas*, vous vous réveillez en sursaut. Il faut donc que votre cerveau ait été *monté* - par le fait de votre intention - de telle sorte qu'un mouvement monitoire se produisît juste à l'heure dite. Cet effet est évidemment de même nature oui, c'est cela. Dans ce corps engourdi, il y eut - par habitude de volonté - détente réflexe d'un ressort à six heures juste. Et la machine excitée se mit tout entière en motion, comme lorsque vous touchez le balancier d'une pendule et que le reste du mécanisme se trouve entraîné par cet effort.

Donc, quand je disais tout à l'heure - influence *indépendante de sa volonté* - je me trompais, c'est à la persistance *latente* de cette volition, devenue instinctive par l'habitude, qu'il *faut* attribuer cette mise en action.

Considérons donc ces deux points comme prouvés : six heures, temps fixe où *quelque chose* doit être fait par Golding et ne peut pas *ne pas être fait* - puis, en second lieu, excitation cérébrale provenant de l'habitude, habitude déterminée dans le principe par un acte de volonté.

Un jour, il s'est dit : « Tous les jours, à six heures, je ferai cela. » Et au bout d'un cer-

tain temps, il n'a plus été nécessaire pour lui d'avoir recours à l'acte coercitif de la volonté. La volonté a été reléguée au second plan. Aujourd'hui, le *voulût-il*, il ne pourrait s'abstenir de faire ce quelque chose.

— Je ferai cela ! a dit Golding. Cela, c'est x.

Quels sont les autres éléments du problème ?

Deux gentlemen, obéissant à la même préoccupation... N'allons pas si vite. Est-ce bien là la vérité, et ne fais-je pas fausse route ? *Même* préoccupation ? Non, une *même* préoccupation aurait déterminé chez eux un effort dans le même sens. C'est-à-dire, qu'eux aussi, ils auraient voulu aller quelque part. Lui voulait sortir de chez moi, eux voulaient y entrer. Il n'y a pas identité de volition, mais, au contraire, *contradiction* d'effort. D'autre part, ils voulaient se rencontrer, - d'où tendance à un point d'intersection.

Prenons deux points mathématiques A et B, plaçons-les comme ceci :

A.

.B

A, c'est Golding, qui tendait évidemment vers B, et qui tend *là* chaque jour, à six heures. Donc habitude de la part de B d'être

touché chaque soir (à une heure que nous ne pourrions déterminer qu'en connaissant la distance de A à B), par la ligne partant de A. Habitude d'être touché par cette ligne implicite, de la part de B, tendance à aller *au-devant* de A.

Alors B - que nous admettons anime, puisque cette idée se dégage que B est représentée par les deux gentlemen - en raison de cette tendance à sentir A près de lui - B, dis-je, s'est peu à peu rapproché de A... ; un obstacle matériel s'est opposé à la réunion des deux termes du problème ; mais la double tendance agissant continuellement, A et B ont tendu l'un vers l'autre à travers ma porte et lorsque j'ai ouvert ma porte, B double de A, l'a entraîné au point où ils eussent dû se trouver depuis longtemps. si je n'avais invité Golding à *luncher* avec moi.

Je repasse soigneusement mes déductions. Elles sont justes.

Occupons-nous maintenant de la conclusion, qui servira de base à mes recherches ultérieures.

VII

Cette conclusion, la voici, telle qu'elle sort tout armée de mon cerveau.

Golding doit tous les soirs aller retrouver les deux gentlemen. Il ne peut s'en dispenser. Eux de leur côté ne peuvent rester séparés de Golding.

Et cela ne dépend pas d'un caprice, d'une fantaisie de vieillards : il y a plus que désir, plus qu'habitude, il y a nécessité. Ce n'est pas une liaison qui existe entre ces trois hommes, c'est un *lien*, plus serré que le nœud d'Alexandre, et l'épée s'émousserait sur lui. Une pareille amitié, fatale, involontaire, n'a qu'un nom. J'hésite à le prononcer... elle s'appelle (bast ! personne ne lira ceci) *complicité* !

VIII

Le lendemain, de bonne heure, j'étais chez Golding. Je ne vous dissimulerai pas qu'il m'avait fallu une certaine audace pour me rendre chez le *sollicitor*.

Mais la curiosité fut plus forte que l'inquiétude. Je voulais savoir s'il se souviendrait. Pourquoi ce doute? Il était bien évident qu'il ne pouvait avoir oublié ce qui s'était passé la veille au soir, à moins que...

Eh bien c'était justement cette idée qui me tourmentait. Je croyais - mais ceci ne venait d'aucune déduction, c'était un instinct -

qu'il n'avait pas eu conscience de ce qui s'était produit après six heures.

Et tenez, j'avais raison. Voilà maître Golding qui me reçoit avec la plus grande affabilité. Bien mieux. Il me parle de notre petit repas et d'une certaine sauce, comme si rien que de très naturel n'avait accompagné son départ. Il est toujours le même, teint fleuri, œil émerillonné. Je crois qu'au besoin il accepterait une seconde invitation.

Je me retire. Mon plan est fait. Vous l'avez deviné. Pour procéder par ordre, il faut maintenant connaître deux autres points importants :

1° Où va maître Golding ?

2° Quels sont les deux gentlemen en question ?

Ceci me paraît facile. À six heures, je serai là.

Oh ! je vous avoue que j'ai la fièvre. C'est une rude tâche que j'ai entreprise; mais aussi que son accomplissement me promet de jouissances !

Je saurai tout... Quand je prononce ces trois mots, je sens que je serai payé au centuple de mes peines.

Aussi, dix minutes avant que l'heure sonne, je suis là, blotti dans un coin, à

quelques pas de sa porte. Je sais qu'il est dans son étude. Je n'aurais pas commis cet enfantillage de ne pas m'en assurer.

Ces dix minutes me paraissent un siècle. Elles passent cependant - trop lentement - mais elles passent. L'attention prête même à mes sens une telle finesse que j'entends - je suis sûr que je l'entends - le timbre fêlé de sa pendule.

Je ne m'étais pas trompé. C'est lui. Il marche, et moi je marche derrière lui. J'ai l'air d'un *détective* attaché au pas d'un coupable. Après ? Peut-être est-ce bien un *coupable*.

Il ne va pas vite. Non. C'est un pas bien régulier, sec, cadencé. J'ai pris le pas, moi aussi, si bien que les deux bruits se confondent. Oh ! il ne peut se douter de rien. Et de fait, il ne paraît pas préoccupé de ce qui se passe *derrière* lui. C'est *devant* lui que se trouve son intérêt. Ni à droite, ni à gauche, car il ne regarde rien, et la plus jolie fille de l'État peut passer à ses côtés sans qu'il remarque son bas bien tiré ou sa taille cambrée. Parfois quelqu'un vient en sens inverse, et le heurte. Le choc - sec - ne le fait pas dévier d'un iota de la ligne directe.

Nous avons suivi Broadway quelque temps. Nous sortons de la ville. Nous allons au faubourg. Nous arpentons la route - ar-

penter est le mot, car chacun de ses pas a une dimension fixe, implacable.

J'aperçois une maison, presque en plaine. D'un étrange aspect, sur mon âme. Les briques ont une teinte d'un rouge brun comme le front d'un homme frappé d'apoplexie. La maison est entourée d'un parc ; on y entre par une grille. *Il* tend à cette grille...

Mais voici du nouveau : de deux routes viennent - en même temps - oh ! absolument en même temps deux gentlemen. Ils sont exactement à la même distance de la grille, ils y arriveront exactement à la même seconde. Même pas, même rectitude dans la marche. Les voilà qui touchent la grille *ensemble*... la grille s'ouvre, ils entrent... ces trois points convergents se sont confondus en un seul groupe... et ils disparaissent dans la maison...

IX

Jusqu'ici, je n'ai pas un seul instant fait fausse route. Malgré mon impatience - malgré l'*attraction* qui s'exerce sur moi - je ne veux pas, je ne dois pas me hâter.

La grille est fermée, Golding et ses deux amis... amis ? Voici d'abord un mot qui mérite examen. Pourquoi amis ? Et cette idée

est-elle juste ? En tout cas, est-elle prouvée ? Loin de là, donc je la réserve. Golding et les deux gentlemen sont enfermés dans la maison. Examinons la maison. La carapace peut souvent indiquer la nature du crustacé.

C'est un grand bâtiment carré - lugubre. Qu'est-ce qui le rend lugubre ? Rien et tout. Il y a sur ces pierres brunes comme une transsudation de mystère. De toutes les fenêtres une seule est ouverte. On dirait l'œil borgne d'un visage. Le parc a de hautes murailles ; par la grille seule, le regard peut pénétrer à l'intérieur. Les arbres sont touffus, les allées sont mal entretenues... Mon œil marche à travers ces allées. Rien que des feuilles mortes ou des branches dépouillées ? Si fait : quelque chose. Je distingue à peine une sorte de chapelle basse, petite, étroite. Pourquoi cette découverte me fait-elle frissonner ? C'est que, comme les hommes, les *choses* ont un rayonnement qui tombe d'aplomb sur le *sens* qui m'est particulier et dont j'ai parlé. Cette chapelle - bâtisse ou monument - s'est imposée à mon attention, à mon examen, à mon esprit d'investigation. Il y a là quelque chose. Mais j'y songerai plus tard. Voici déjà deux heures que je rôde autour de la maison et du parc. Aucun des trois gentlemen n'est sorti. Il est huit heures et demie. La nuit est profonde, et, seule, la fenêtre que j'ai d'abord remarquée a été éclai-

rée. C'est là qu'ils sont.

Si je pouvais m'approcher, si je pouvais plonger mon regard dans cette chambre ! Mais il n'y faut pas songer. La grille est bien fermée. Les murs sont trop élevés. Oh ! si de la puissance de mon œil - rivé à cette fenêtre - je pouvais percer cette épaisseur qui me *les* cache. Non, il ne faut rien livrer au hasard. Demain je verrai, demain je ferai un pas de plus dans le labyrinthe où je me suis engagé.

Tout à coup - ce fut une terrible surprise, en vérité - un grand cri parvint jusqu'à moi.

Ce n'était pas un cri de douleur. Je ne supposai pas un seul instant que quelqu'un pût avoir besoin de secours. C'était une clameur longue - longue - comme l'*ululation* du chat en amour. Et, de fait, c'était moins un cri qu'un son. Il n'avait pas été proféré, comme l'est un cri dans un *arrachement* de l'âme. Il avait commencé voilé, presque timide, puis avait grossi dans une expansion sinistre. Puis au moment même où il allait s'éteindre, deux autres sons s'étaient élevés, et le premier avait recommencé comme pour se joindre à eux - parallèlement. Quelque chose comme la tonique, la tierce et la quinte.

Hou... ou... ou... ou !... C'était à peu près cela, et cependant nulle voix humaine ne

pourrait, à mon avis, préférer le même son. À la fenêtre que j'observais, je vis un notable changement. L'ombre succédait à la lumière, puis la lumière à l'ombre. Il me semblait encore - avec les hou qui ne s'arrêtaient pas, - entendre d'autres bruits, ceux-là sourds, lourds, comme si une masse sans cesse relevée eût été sans cesse rejetée sur le plancher...

Puis les hou ! s'interrompaient, et alors je percevais des éclats de voix, - de vrais éclats. Cela ressemblait au bruit des bâtons des Irlandais, quand ils s'assomment à la porte de quelque bouge.

Ces voix avaient l'air de *frapper*, tant elles étaient sèches et rauques.

Puis les lumières bondissaient encore, puis elles disparaissaient sous l'interposition de quelque corps opaque...

X

Mon parti était pris : dussé-je vivre cent ans, j'aurais employé le reste de ma vie à percer le mystère.

Je passerai sur quelques détails qui cependant nécessitent de ma part un véritable travail. Oh ! je ne reculai devant aucune fatigue.

Je sus d'abord quels étaient les deux gentlemen, amis de Golding.

L'un était le révérend Pfoster, qui édifiait ses chères brebis par ses prêches pleins de douceur et de charité. Je l'écoutai, comme jamais prédicateur ne fut écouté. Et, en vérité, c'était un habile parleur... mais que m'importe sa faconde ou son habileté ? Je le suivis tout un jour, je le vis entrer dans la maison des pauvres et porter des secours aux malades. Je le vis, d'un pas calme et mesuré, parcourir les rues et saluer d'un signe de tête les enfants qui passaient. Mais ce que je vis aussi - et que me faisait tout le reste ? - c'est qu'à six heures il quittait l'endroit où il se trouvait, quel qu'il fut, et que de son allure qui devenait alors saccadée - comme saccadé était le pas de Godling à six heures - il allait, sans s'arrêter, vers la maison de briques rougeâtres.

L'autre - le troisième - était un bon vivant. Sur mon âme, il fallait avoir l'esprit bien soupçonneux pour ne pas croire à la vertu de cet excellent homme, toujours souriant, passant sa vie au cercle, à table ou au jeu, aimant les jeunes gens et se mêlant volontiers aux parties que nos jeunes *flirters* organisent avec les blondes filles de l'Union. Comme il savait galamment - et avec quel sourire ! - offrir son bras à la plus rose de

nos adorables misses...

Oui, jusqu'à six heures !

Car - décidément - cette heure est fatale.

Elle sonne dans la vie de ces trois hommes comme tombe le battant sur la cloche de cuivre. Et leur âme tinte sous ce coup, et frissonne longtemps encore après que le son s'est éteint !

Comme je les tenais bien tous les trois ! J'avais tracé autour d'eux un cercle cabalistique dont mon regard était le centre, dont leur vie était la circonférence. Je les voyais s'agiter. Je les *couvais* de l'œil. Oh ! ils m'appartenaient bien, et quelle jouissance j'éprouvais à me dire : Ils ne se doutent de rien.

J'étais dans leur ombre, dans l'air qui les environnait. Je surgissais auprès d'eux alors qu'ils ne soupçonnaient pas - et comment l'auraient-ils soupçonné ? - que quelqu'un les épiait...

Je remarquai encore ceci.

Avant six heures ils ne se connaissaient pas. Feignaient-ils de ne pas se connaître ? Je ne pourrais pas l'affirmer et, cependant, quand, plusieurs fois, je les vis se rencontrer, se croiser en se touchant du coude, ou se cé-

dant mutuellement le pas sur un trottoir trop étroit, jamais je ne surpris - et il fallait qu'il fût impossible de rien surprendre - un regard, un clignement d'yeux.

À Golding, je parlai du révérend Pfoster, du joyeux Trabler (c'était le nom du troisième gentleman) pas un pli de son visage ne tressaillit, pas une fibre de son front ne s'agita... Une fois - oh ! c'était hardi ! - je lui demandais où il demeurerait. Je crois, Dieu me damne ! qu'il n'entendit pas d'abord ma question... J'insistai avec un sauvage plaisir. Lui, délibérément, me répondit : Là-bas, au Black-Castle.

Au château noir ! c'était bien le nom de la maison de briques !

Et il continua de causer, comme si question et réponse eussent été des plus simples.

XI

Il n'y a plus à hésiter. Je ne peux plus vivre ainsi. Vingt fois déjà, j'ai passé la nuit au pied du Black-Castle. Vingt fois, j'ai entendu les mêmes voix poussant leurs hou ! lugubres; vingt fois, à la même fenêtre, j'ai vu sautiller et s'obscurcir les mêmes lumières.

Et puis, j'ai revu, blanchâtre au bout de

l'allée, la petite chapelle.

Tout mon être est surexcité. On ne pourra pas m'accuser d'impatience, de précipitation.

Demain ! demain !

XII

Le Black-Castle se trouvait hors de la ville, à deux milles du dernier faubourg. Le parc était spacieux, trois routes se croisaient à l'entrée même de la propriété, puis s'unissaient en une seule, montant vers le nord.

Les trois autres côtés du parc - dont les murs formaient un parallélogramme - donnaient sur des terrains vagues, non cultivés, et, par conséquent, non peuplés.

J'y avais mis de la patience. J'avais apporté moi-même une échelle de corde, garnie de crampons en fer, et je l'avais enfouie au pied du mur d'enceinte. J'avais, bien entendu, constaté d'abord que l'entablement du mur présentait une saillie suffisante pour que mes crochets pussent s'y fixer aisément.

Autre détail important. Car je n'étais pas homme à rien négliger. Il n'y avait à l'intérieur ni jardinier ni chien de garde, - pas une créature vivante.

Une fois déjà, le matin, j'étais parvenu à regarder par-dessus la crête de la muraille, et au pied de la maison, j'avais aperçu une porte vermoulue, entr'ouverte et laissant entrevoir la première marche d'un escalier. Évidemment c'était un escalier de service, qui - *autrefois* - était destiné aux domestiques. Car il y a quelque dix ans, la maison appartenait à un gentleman du nom de Richardson, qui était mort subitement quatre mois après sa femme, et qui menait grand train, à ce qu'on m'avait assuré.

Toutes mes mesures étaient bien prises. J'avais une lanterne sourde qui se pouvait attacher à ma ceinture et dont l'ouverture - soigneusement entretenue - ne laissait échapper de lumière que tout juste ce qu'on voulait. J'avais d'abord pris un couteau ; mais à quoi bon ? Un couteau m'avait paru inutile et je l'avais rejeté.

Mes pieds étaient chaussés de souliers épais à semelles d'étoffe, ne faisant aucun bruit...

J'éprouvais un âpre plaisir à passer en revue mon arsenal d'investigateur. J'étais froid et calme ! Au pied du mur j'attendais que six heures sonnassent, car je savais qu'il me restait tout le temps nécessaire pour être - *avant eux* - dans la maison.

Allons, l'heure est venue ! L'échelle s'ac-

croche au mur, la lanterne est à ma ceinture... courage !

XIII

Je suis chez moi !... enfin !... je suis rentré en courant, en fuyant. Comment ai-je retrouvé ma route ? il me semblait que j'étais entraîné dans un *rombus* vertigineux. Ma tête éclate sous les coups de la harpie migraine. Confierai-je au papier ce que j'ai vu, ce que je sais ! J'hésite, car je puis croire moi-même à la réalité de cette scène atroce. Et cependant cela *est*, j'étais bien éveillé, - oh ! oui, bien éveillé. Maintenant le cauchemar danse dans mon cerveau, dont les parois plient sous cette sarabande comme un plancher mal lié. Étrange cauchemar, en vérité, n'étant que le souvenir d'un homme éveillé, et qui eût souhaité de dormir...

Où en étais-je resté ? Ah ! je sais... J'avais jeté l'échelle de corde sur le rebord du mur, et les crochets avaient trouvé leur point d'appui. Je montai lentement, avec précaution. Puis, arrivé à la crête du mur, j'attirai l'échelle à moi, et je la suspendis, de telle sorte que je pusse descendre. Je faisais tout cela régulièrement, sans me hâter, car je savais que j'avais tout le temps nécessaire.

Je me trouvai dans le parc. C'était, ma foi, assez loin de la maison. Je traversai plusieurs allées, et je dus passer devant la petite chapelle blanche dont j'ai parlé. Là, inconsciemment, je me sentis saisi de nouveau par une impression indéfinissable... le *rayonnement* de ce monument affectait mes nerfs; mais je ne m'arrêtai pas. Je tendais à la petite porte que j'avais vue. Je l'eus bientôt atteinte. Je la poussai. Les gonds étaient rouillés, et, en tournant, la porte fit entendre comme un râle, dont l'écho se répercuta dans l'escalier. Car, je ne m'étais pas trompé, il y avait là un escalier. La lune s'était levée de bonne heure, ce soir-là. Et sa lueur blanchâtre, se heurtant contre le cadre de la porte, découpait sur les premières marches un rectangle éclatant. Au-dessus, l'obscurité; une obscurité en quelque sorte *humide*. Il me semblait entendre la muraille et le bois des marches craquer sous le rongement de la moisissure, dont l'odeur âcre me prenait à la gorge.

Il y avait longtemps qu'on n'était passé par là. Mais - fait bizarre - par une sorte de révélation intuitive, il me sembla - d'où venait cette pensée qui s'imposait à mon esprit comme une certitude? - que c'était par là que *l'on était sorti*. Quand cela? Je n'aurais su le dire... Cependant j'aurais pu formuler ma préoccupation : *Quand s'étaient posés*

les termes du problème.

Je sentais - oui, c'était plutôt un sentiment (je dirais presque une sensation) qu'une idée - que la topographie du mystère cherché pouvait se tracer en un triangle, dont la chapelle eût été le sommet et dont la porte que je franchissais et la chambre que j'avais vue éclairée eussent été les deux autres angles.

Je m'engageai courageusement dans l'escalier. Nul bruit. J'entr'ouvris la lanterne que j'avais détachée de ma ceinture, et je montai. Mes pas ne faisaient aucun bruit. Je comptais les marches, machinalement, uniquement pour obéir au besoin qui me possédait de donner un aliment à mon attention.

Ai-je dit que la maison avait deux étages, sans compter un rez-de-chaussée et un sous-sol ?

J'atteignis le premier étage. Là, je refermai ma lanterne, car une ouverture ménagée dans la muraille permettait à la lune d'éclairer le palier. Je vis une porte à ma droite. Évidemment elle donnait accès dans les appartements. Cependant je m'arrêtai un moment, et je réfléchis.

La fenêtre que j'avais vue éclairée était la troisième, à partir du côté de la maison regardant le parc. Donc il y avait, de l'autre côté

té de cette porte - qui était là devant moi - une ou deux pièces, éclairées par les deux fenêtres sombres. De plus, sur ces deux fenêtres, je n'avais remarqué aucun reflet de lumière, si léger qu'il fût. Donc, il n'existait pas de communication directe, *patente*, entre ces pièces et celle que je voulais surveiller.

Ceci me décida. Je cherchai la serrure. Elle s'ouvrait au moyen de ces *becs-de-cane* si fréquents dans nos vieilles maisons. Je posai la main dessus et je poussai.

La porte résista. Évidemment elle était fermée en dedans. Mais comment ? je craignis alors d'avoir commencé trop tard et de n'avoir pas le temps de prendre toutes mes dispositions avant l'arrivée de mes hommes.

Il fallait d'abord savoir si la porte était fermée par un double tour ou par tout autre moyen. Il y avait une serrure ; je soufflai vigoureusement par le trou, et j'acquis la certitude que la clef n'était pas en dedans. Alors, j'ouvris de nouveau le bec de canne, et appliquant en même temps mon épaule à la hauteur de la serrure, j'appuyai de tout mon effort. Je remarquai alors que la porte céda dans cette partie depuis le sol. C'est-à-dire qu'il n'y avait pas de double pêne, mais qu'un verrou *au-dessus* de la serrure retenait la porte à l'intérieur.

Oh ! je ne fus pas long à avoir raison du verrou. J'avais pris mes précautions. J'introduisis un petit ciseau *ad hoc* dans la rainure de la porte, et lorsque j'eus trouvé exactement la place où était ce verrou, je fis pénétrer mon ciseau de façon à ce qu'il touchât le plat du verrou; et, alors, par une série de petits mouvements, faisant levier, je repoussai le verrou dans sa gâche. Je n'étais pas fatigué ; car ce travail n'avait exigé aucun effort, et ce pendant mon front ruisselait de sueur.

Mais courage Je ne suis pas ici pour m'arrêter à des détails de cette nature. Je pousse la porte lentement. Car je crains encore que les gonds ne soient rouillés. Au contraire, ils glissent comme s'ils étaient posés sur une rondelle de velours.

Où suis-je ? l'obscurité est profonde. Ah ! ma lanterne. C'est une vaste pièce, toute revêtue de vieux chêne, sombre et noir. Deux fenêtres. Ceci me rassure. Je n'ai pas besoin d'aller plus loin. Mais, avant tout, une précaution. Comment pénètre-t-on de cette pièce dans celle qui se trouve plus loin. Je promène ma lanterne sur la muraille. Nulle ouverture visible, pas de porte. C'est étrange, en vérité.

Voyons l'ameublement. Auprès de la porte par laquelle je suis entré, une alcôve,

un lit de chêne, vieille forme, à baldaquin. Des rideaux en tapisserie, avec une *chasse* qui court et grimace. Le lit est défait. Comment cela ? *Quelqu'un* couche-t-il donc ici ? Mais non. Je les soulève, et la poussière forme une raie brune justement à l'endroit où ils se séparent.

Personne ne couche là, actuellement. La chose est claire. Mais pourquoi ce lit n'a-t-il pas été remis en état ? et depuis combien de temps ?

Depuis combien de temps Golding et ses amis se réunissent-ils là ? Il me semble que ces deux circonstances doivent se rattacher l'une à l'autre.

Procédons rapidement à notre examen.

En face de la porte par laquelle je suis entré, un immense bahut de chêne. Ah ! il est plus haut que cette porte. Qui me dit qu'il n'a pas été placé là exprès pour condamner l'issue que je cherche ? Il faudra que je trouve le moyen de vérifier cette supposition. Les fenêtres ? fermées d'épais volets, recouverts de rideaux en tapisserie. Bien. Quelques chaises, des escabeaux. Un bureau dans un coin, et c'est tout. De la poussière, beaucoup de poussière. On n'entre jamais ici. Ceci ne fait plus doute.

Mais j'entends du bruit. Oui, c'est bien la

grille du parc qui tourne et grince. Pas un moment à perdre. Je vais à la porte, je la referme, je pousse le verrou, puis je tourne le ressort de ma lanterne. Plus rien, plus une lueur. Je suis seul, nul ne sait que je suis ici. Oh ! comme il fait sombre !

XIV

Tout à coup une pensée traverse mon esprit.

Triple sot que je suis ! Comment n'ai-je pas songé à cela ? Je ne verrai pas ce qui va se passer à côté. Et je suis venu pour voir. Certes j'entendrai mieux. Quoi? des cris, peut-être des mots entrecoupés. Cela ne me suffit pas. O stupide ! trois fois stupide ! Et je n'ai pas une vrille avec laquelle je puisse percer ce mur maudit.

Voilà que je les entends. Parbleu ils sont entrés, ils sont là à côté. Je bous d'impatience, je me ronge les poings...

Qu'est ceci ? Voilà que j'aperçois au-dessus de ma tête - dans cette obscurité - comme un trait - mince, mince - de lumière qui perce les ténèbres et qui va s'écraser sur le plafond. Cela, juste au-dessus du bahut de chêne. O joie d'enfer, comme en éprouveraient les damnés de la Géhenne à voir

poindre un rayonnement du ciel.

Il y a là une ouverture !

Il s'agit d'y parvenir sans bruit.

Sans bruit, ce n'est pas facile. Oh ! si vous m'aviez vu alors ramper sur le sol, atteindre une chaise, la soulever des quatre pieds à la fois, en retenant mon souffle, craignant d'entendre un de mes os craquer, tremblant que ma respiration elle-même ne me trahît... Je l'ai cette chaise, je la porte... comment puis-je dire que je la porte ?... je la fais glisser dans l'air, tandis que je me traîne sur les genoux, et cela si lentement, *féline-ment*, qu'un oiseau ne m'entendrait même pas... Enfin, elle est auprès du bahut. Maintenant, un escabeau. Le voilà, il faut le mettre sur la chaise. Le pourrai-je ? Cette *contention* de silence m'opresse et me grise. J'ai envie de crier à toute voix : N'est-ce pas que je ne fais pas de bruit ! Et quand je le tiens, quand il est suspendu à la force de mon poignet au-dessus de la chaise, comment le poser sans que le contact du bois ne produise un son ? jamais médecin, dosant un poison, n'employa plus de précautions que je n'en mis à cette œuvre d'extra-délicatesse.

Mon échafaudage est prêt. Maintenant, il faut que je me hisse dessus. Moi-même. Que n'ai-je là, près de moi, quelque poigne géante qui me saisisse et m'enlève dans l'air.

Et si cela n'était pas solide ! Si le tout allait glisser avec fracas ! Non que j'aie peur. Sur mon salut éternel, je donnerais un membre pour mener cette entreprise à bien. Voyons. Je me dresse sur mes pieds. Je suis sûr de n'avoir pas fait de bruit.

Je m'accroche solidement par les poignets au sommet de l'escabeau. Mon poids le maintiendra. Mais mes mains seront-elles assez vigoureuses pour me soulever tout entier ? Il me semble que mes muscles se raidissent comme des cordes de fer... un effort... encore un... encore un autre. Un de mes genoux se pose sur l'escabeau, puis l'autre. Rien n'a frémi, le bois n'a pas frissonné ! Je ne tremble pas non plus, moi. Je sens, je sais qu'il faut commander à ces mouvements involontaires. Je suis debout sur l'escabeau.

Maintenant ce n'est rien. Le sommet du bahut n'est pas élevé, et puis le vieux meuble est solide... j'y suis, à genoux. Je découvre l'ouverture qui laisse passer le rayon de lumière. C'est grand comme un dollar, tout au plus. Et au moment où j'y applique mon œil, un premier cri se fait entendre dans la pièce à côté... Un hou! qui sanglote et traîne comme un glapissement de chacal...

... Singulière position que la mienne. J'étais juché sur le haut du bahut, le dos à

demi courbe, l'œil appliqué à l'ouverture lumineuse... je regardai.

Avez-vous jamais vu sur un toit, le soir, au clair de la lune, alors que tout est silencieux, trois matous efflanqués, le dos en pointe, le poil hérissé, fichés sur leurs pattes comme si elles étaient rivées... et *ronronnant* de ce *ronron* lent, plein et plaintif, qui implique colère et préparation à la lutte ?...

En vente, je ne saurais trouver de meilleure comparaison. Ils étaient ainsi tous les trois, Golding, le révérend Pfoster et Trabler le guilleret...

La pièce où ils se trouvaient avait deux portes, faisant face à mon mur. Pfoster était debout, adossé à l'une ; Trabler, debout, adossé à l'autre. Au milieu, sur une chaise, Golding, les yeux fixés sur eux. Tous trois, à demi repliés sur eux-mêmes, faisant gros dos, oui, c'est bien cela, comme les matous. Ah ! ah ! j'en ris encore, tant leur aspect était grotesque.

Mais ce qui n'était point grotesque, et refoulait le rire dans la gorge, c'était l'expression de leurs visages. Ils n'étaient point pâles : non, ce n'était pas là de la lividité. Il semblait que leurs joues, leurs fronts fussent devenus exsangues... les yeux s'étaient enfoncés dans l'orbite, les lèvres contractées dans un rictus atroce, comme si des doigts se

fussent appuyés sur les coins en les étirant...

Masques de mort et de terreur !

Je ne voyais Golding que de trois quarts. Seul des trois, il remuait la tête... c'était pour regarder les deux autres successivement ou plutôt simultanément... je dis simultanément, car son cou se mouvait avec une telle rapidité qu'il ne s'écoulait pas un dixième - pas un millième de seconde - entre les regards qu'il leur lançait à l'un et à l'autre...

Je ne puis mieux rendre ce qui se passait qu'en disant : Les deux hommes *veillaient* sur Golding, Golding *veillait* sur eux. Et, sur mon âme, c'était une active surveillance. Pas un mouvement, pas un froncement de sourcils, pas un plissement de front ne pouvait échapper aux uns ni aux autres. Ils *se tenaient* par le regard, et, des yeux de chacun, s'échappaient des rayons formant un filet dont les mailles impalpables enserraient les deux autres.

Puis ce cri... écho d'une fureur concentrée qui bouillait dans leurs poitrines. De près, ce cri était rauque, il *grattait*. Il s'échappait comme involontairement de leur gosier contracté... puis peu à peu il se faisait plus clair, plus net, et à mesure que la clameur s'élevait, les yeux se faisaient plus ardents... Les mains ! Ah ! je ne les avais pas

remarquées. Pfoster et Trabler tenaient leurs doigts crispés contre les portes qu'ils défendaient de leurs corps. Leurs ongles semblaient des crocs qui mordaient le bois.

Golding tenait son siège à poignée, comme s'il eût voulu prendre un point d'appui ou qu'il eût craint que la chaise ne s'échappât tout à coup...

Et les cris prenaient une intensité de plus en plus grande, et les trois cous se tendaient l'un vers l'autre et les six yeuxardaient - plus perçants - leurs regards qui se croisaient. Je ne pus m'empêcher de penser à ces rayons solaires que les enfants concentrent au moyen d'une lentille convexe. Si quelque matière inflammable - de l'amadou, par exemple - se fût trouvée au point d'intersection de ces trois regards - au foyer - l'amadou aurait pris feu...

Le temps s'écoulait, et, sur ma parole, je ne me sentais point fatigué. J'attendais...

XV

Tout à coup Golding fit un mouvement brusque, comme s'il eût voulu s'élançer... par le même choc, les deux autres *s'aplatirent* contre les portes, les bras en croix, comme ces barres de fer qui défendent la

nuit les devantures des boutiques... mais ce n'était là qu'une fausse alerte. L'immobilité recommença et avec elle les cris dont le diapason s'élevait, et qui - à leur première expression de terreur - joignaient maintenant la tonalité de la menace. Le conflit était proche.

XVI

Comment cela s'est-il fait? je n'en sais rien, il y a eu *instantanéité*. Je n'ai rien vu, et pourtant je regardais, oh ! de toute la concentration de mes organes visuels...

Voilà qu'au milieu de la pièce est une masse noire qui se roule, se tourne, grince, hurle, bondit, se sépare, se brise, se rejoint... ce sont mes trois hommes qui semblent faire une seule bête monstrueuse, à je ne sais plus combien de bras ou de jambes. Les têtes se heurtent, les bras s'entrelacent, les jambes se croisent... tout cela veut se dresser, mais tout cela retombe...

Les voilà debout tous les trois. Grappe humaine. Ils se sont tus un instant. Un immense effort raidit ces muscles et ces nerfs... Ah ! je vois, chacun d'eux *tend* à la porte et s'oppose à ce que les deux autres y parviennent.

En voilà un qui s'échappe ! C'est Golding. Par un coup habile, il s'est dégagé de ses adversaires, il bondit vers la sortie. Ah ! ouiche ! voici les deux autres qui s'attachent à ses jambes, à ses épaules... Ils se roulent sur le parquet, ils écument. Leurs corps frappent à plein dos le parquet, qui résonne sourdement sous le choc. Et ils ont recommencé à crier. C'est une lutte horrible. Quel que chose de démoniaque. Un cauchemar. Parfois une tête disparaît, puis on la voit qui se glisse entre deux corps, l'oeil est atone, la langue pend... il y a presque strangulation. Mais, qu'importe ! le lutteur retrouve toute sa vigueur et rend coup pour coup. S'ils crient, ce n'est pas de douleur ! Non, c'est la rage qui s'exhale de ces poitrines meurtrières...

À ce moment, Golding, - c'était bien lui ! se dégagea et s'élança... où cela ?

Contre la porte que je ne pouvais pas voir et qui donnait accès dans la pièce où je me trouvais, porte qui, on s'en souvient, était obstruée par le bahut sur lequel j'avais dû me percher... Ces hommes qui n'avaient pas prononcé une seule parole, semblent retrouver la voix :

— Tu n'iras pas seul, hurlent-ils.

Et ils s'élancent sur Golding. La porte s'ébranle, elle s'ouvre. Les voilà derrière le

bahut, qui s'arc-boutent de leurs épaules... tous trois. Le poids est lourd, formidable, mais deux fois déjà le bahut s'est écarté de la cloison, et j'ai vu - oh ! bien vu - leurs fronts pâles et leurs yeux hagards... leurs yeux surtout, avec des lueurs sinistres...

J'ai eu peur ! Eh bien après ? Il m'a semblé que je sentais dans mes entrailles ces ongles qui labouraient tout à l'heure les portes. J'ai bondi en bas du meuble... ma lanterne tombe dans le choc. Où est-elle ? Je ne puis songer à la retrouver. Vite ! le verrou !

Malédiction ! pourquoi l'ai-je fermé ? je ne puis le retrouver... Le bahut s'ébranle, recule, il laisse passer une lueur, une traînée, et dans ce reflet, je vois déjà un bras qui passe... Oh ! s'il me tenait!

Ah ! ce verrou, le voilà. Il résiste, je suis si troublé... je l'ouvre ! je saute dans l'escalier. Au même instant, le bahut se renverse avec un bruit épouvantable... ils ont entendu quelque chose. J'entends leurs voix :

— Il est là ! Il est là !

Qui ? *Il* ? de qui veulent-ils parler ? Après tout, peu m'importe. J'ai l'avance, n'est-il pas vrai ? Mais ils vont vite ; au moment où j'arrive en bas de l'escalier, je les entends qui roulent le long des marches... Par où m'en irai-je ? Par le diable ! Je n'ai plus mon

échelle de corde !

Je cours à travers le parc.

Ils m'ont vu... et les trois démons s'élancent à ma poursuite. Oh ! quelle course ! Et il n'y a qu'un quart de mille. Je ne touchais pas terre... si j'avais pu me jeter de côté dans quelque fourré. Mais la lune tombe en plein sur le parc. Mon ombre me trahirait partout et toujours. Comme je fuis vite ! Mais ils ne sont plus qu'à dix yards de moi, je passe devant la chapelle blanche... Voici le mur.

Oh ! alors, des ongles, des mains, des pieds, des dents, des genoux... comment? avec quoi? je n'en sais rien... mais il le faut... cela sera... cela est... j'ai gravi le mur...

À cheval sur le faîte, en dépit du danger, la curiosité est la plus forte. Je regarde dans le parc...

Par l'enfer ! qu'est-ce ceci ? Ils ne sont pas venus jusqu'au mur... non, je les vois devant la chapelle... je *les* vois, non, je revois cette masse informe, grouillante, qui lutte, se mêle, s'écarte, se resserre... et qui crie ! oh ! quels cris !

Ils ne sont pas allés plus loin. Qui sait ? Ils n'ont pas *pu* aller plus loin!

Mais je suis énervé, à demi fou, rompu,

exténué...

Et je ne sais comment je suis revenu chez moi.

XVII

Si je pouvais dormir ! Mais non, mon lit est plus dur que la pierre d'un tombeau. Je ne puis trouver une position qui me plaise. Les plis de mon drap me semblent les doigts de ces hommes qui cherchent à m'étreindre... leurs cris bourdonnent dans mon oreille. Hou ! Hou ! c'est un bruissement sans fin, comme les vagues d'une mer qui battrait le pied de ma maison... Et leurs pas ! Oui, je les entends encore... Ce ne sont plus les pas de trois hommes, mais de centaines d'hommes, et tout cela piétine dans mon cerceau...

Non ! non ! est-ce bien là ce que j'entends ? Puis-je donc entendre autre chose ? Allons ! dormons ! La vague bat toujours ma maison...

Mais non ! par le ciel ce n'est pas un rêve ! Non, je ne... Au feu ! au feu ! Fire ! fire !

Et les pas des *firemen* courant dans Broadway et les roues des pompes à vapeur qui broient le pavé, et les cris des hommes

qui s'appellent et s'excitent.

Cette fièvre répond à ma fièvre ! Que m'importe après tout, le feu ? On brûle tous les jours ici. Pourquoi ce cri : Fire ! va-t-il droit à mon cerveau comme une pointe ?

Si... mais ce n'est pas possible. Et pourtant je n'y puis tenir. Allons je ne dormirai pas cette nuit. Je voudrais rester calme que je ne le pourrais pas. Je suis descendu. J'accoste un passant. « — Où l'incendie ? — À Black-Castle. » À Black-castle ! sur mon âme, j'ai bien entendu...

Et je m'élançai vers le château noir !

XVIII

Vous pouvez me croire sur parole. Je ne fus pas long à atteindre le Black-Castle. Et, en vérité, c'était un admirable spectacle. Le bâtiment n'était plus qu'une fournaise. La lune s'était couchée, et la lueur rouge se réfléchissait sur le ciel noir. Les quatre murailles étaient debout, l'intérieur seul brûlait, et les fenêtres semblaient autant d'yeux, clignotant de flammes et de fumée. C'était l'immense craquement d'un vaisseau soulevé par la tempête.

La foule avait forcé la grille du parc et se tenait inquiète, curieuse, à quelque distance

du bâtiment incendié. Les gerbes d'eau s'élançaient des pompes en panaches blanchâtres et retombaient sur cette masse qui grésillait.

Mais les hommes ! Golding et ses compagnons ! Je ne restai pas longtemps dans l'incertitude. Je les aperçus tous trois sur le sommet du bâtiment... ombres noires comme celles des démons, se détachant dans la clarté brillante comme les découpures d'un théâtre de marionnettes, sur le fond lumineux de la toile. Là, encore, ils semblaient lutter ce que nul ne comprenait, je le devinais, *moi seul*. Ils se poursuivaient, se frappaient, s'accrochaient l'un à l'autre, sans chercher à s'échapper, mais veillant à ce qu'aucun d'eux ne s'échappât.

Pendant une forte prime avait été offerte à qui les sauverait. Je ne me rappelle pas bien le chiffre, je crois que c'était deux cents dollars.

Quelqu'un se dévouerait-il ? Si je tentais moi-même ce sauvetage impossible non pour la misérable prime ; sur mon âme, j'aurais donné le quintuple pour qu'ils fussent sains et saufs, car avec eux le problème m'échappait. Et je ne savais rien. Cette pensée me torturait, je me déchirais la poitrine avec mes ongles. Et la flamme montait, montait. Parfois les trois hommes disparaissaient der-

rière un voile de feu et de fumée. Alors il me semblait qu'ils m'échappaient et, malgré moi, je laissais échapper un cri de douleur.

Tout à coup j'entendis un fracas épouvantable. Malédiction ! ce fut un effondrement, un écroulement au milieu des clameurs ; des gerbes tourbillonnantes s'élançèrent vers le ciel, puis des milliers de paillettes étincelantes. Et le cri des travailleurs, s'excitant les uns les autres ! et le bruissement de l'eau tombant sur les charpentes embrasées !

Puis, quelque chose me frappa au front. Je chancelai, étourdi. Je voulus résister à cette force inerte qui m'entraînait. Mais il me sembla que mon cerveau se faisait de plomb, des lueurs rouges scintillèrent devant mes yeux, mes jambes titubèrent comme celles d'un homme ivre. Je tombai mais, au moment même où je touchais la terre, inerte, perdant le sentiment et la pensée, il me sembla percevoir, dans mon oreille, par un dernier ébranlement d'un sens engourdi, ce mot répété par mille voix : Sauvé ! sauvé !

Sauvé ! Qui donc ?

XIX

Un éclat de bois m'avait frappé à la tête.

Rien que de très simple, en vérité. On me transporta chez moi. Je restai de longues heures évanoui, dans cet état mixte qui n'est ni la vie ni la mort catalepsie modifiée par la sensibilité impuissance de motion. Perceptions vagues, comme si toutes sensations, avant de parvenir jusqu'à moi, étaient tamisées à travers un épais tissu. Puis des monotonies bruissantes qui fatiguent l'oreille et les yeux ; des cercles lumineux, larges d'abord, puis se rétrécissant jusqu'à former une sorte de pointe vrillée qui paraît prête à perforer les pupilles; des bruits *pâteux*, comme produits par un marteau de liège frappant sur une enclume rembourrée...

Étranges effets, en vérité, que ceux de ces perceptions anormales, auxquelles manque essentiellement la netteté.

La pensée elle-même semble un écheveau inextricable dont, instinctivement, vous cherchez incessamment le bout. Tout cela se mêle. C'est une toile d'araignée, dans laquelle l'idée a les pattes saisies, qu'elle veut secouer et où elle s'embourbe. et cet autre bruit de cymbales étouffées, pareil à celui que produit un coquillage de mer appliqué hermétiquement sur l'oreille !

La fièvre travaille le cerveau, et construit, avec des matériaux arrachés à quelque kaléidoscope inconnu, des ara-

besques étranges... puis c'est un drame qui se joue entre les parois du crâne, les personnages ont des proportions colossales et vous craignez qu'ils ne se brisent la tête au plafond, qui est votre crâne. Ou bien, ils se rabougrissent si petits, si petits, que vous avez peur qu'ils ne se glissent dans les labyrinthes de vos nerfs et de vos muscles. Parfois ils parlent si bas, que vous êtes obligé de concentrer toute votre attention pour saisir leurs paroles d'autres fois, leur voix est puissante et a des éclats de trompette...

Pendant que le marteau de liège frappe toujours sur son enclume de soie, que les cercles tournent devant vos yeux avec une rapidité vertigineuse, que les cymbales étouffées semblent broyer une impalpable poudre d'acier sonore.

Un matin - il y avait bien longtemps que j'avais perdu la notion du temps - j'entendis des pas auprès de mon lit. Oui, c'étaient bien des pas. J'avais souvent perçu ce bruit, mais jusque-là il m'avait semblé que c'était le choc d'un moulin dans l'eau. Cette fois je sus que c'étaient des pas.

J'ouvris les yeux et je vis une figure devant moi, placide et souriante. Je reconnus le docteur Gresham.

— Eh bien ! me demanda-t-il, comment vous trouvez-vous ?

— Je me retrouve, lui dis-je.

En effet, il me parut que j'opérais ma rentrée dans un monde quitté depuis longtemps, et que je reprenais la *perception* d'un *moi* que j'avais oublié. J'appris alors que pendant tout un long mois j'avais été entre la vie et la mort. Cette expression me paraît juste. Oui, j'étais réellement à égale distance de ces deux états, qui sont l'un et l'autre une plénitude. Je ne vivais pas, car je ne savais pas. Je n'étais pas mort, puisque je n'avais pas le repos. C'est bien cela. Entre les deux. La vie me jetait des échos dans le demi-silence au-delà duquel m'entraînait la mort.

Foin de la force humaine ! Un méchant éclat de bois suffit à détraquer l'organisme, et de cette pensée dont nous sommes si fiers, un pauvre petit choc a si vite raison !

Je ne mourus pas.

Mais pourquoi avait-on appelé auprès de moi le docteur Gresham ? Ce fut la première idée qui traversa mon esprit. Ce n'est pas un médecin ordinaire que le docteur Gresham. Voyons ! rappelons-nous donc quelle est sa spécialité ? Cet effort me fatigue, mais peu importe ! il faut que je me souviene.

Et pendant l'abattement qui succède à ce premier effort de la vitalité renaissante, je rumine cette question ! Qu'est-ce que le doc-

teur Gresham ?

Ah ! voilà, je me souviens malédiction ! Est-ce que?... moi, allons donc, ce n'est pas possible. Je suis trop maître de ma pensée pour qu'elle ait pu m'échapper à ce point...

Et pourtant, c'est bien vrai. Oui, oui, je ne me trompe pas. Mes souvenirs se réveillent avec l'exactitude la plus saine.

Le docteur Gresham est le MÉDECIN
DES FOUS !

XX

C'est qu'en vérité, ils me croient fou. Il n'y a pas à s'y méprendre. La chose est grotesque, sur mon âme !

Ah ! ah voyez donc ce bon visage de ma garde-malade qui ne s'approche de mon lit qu'avec hésitation, comme si elle avait peur d'être mordue. Et cet excellent docteur ! Comme il a bien ce sourire railleur, qui peint la supériorité de l'homme *raisonnable* sur le fou. Non, sérieusement, ils m'amuse. Ils font tout ce qui est en leur pouvoir pour ne pas *m'irriter*. Non seulement, ils me croient fou, mais dangereux. Qui sait ? Pourquoi pas hydrophobe ?

Mais *pourquoi* me croient-ils fou ? Je

n'en sais réellement rien. J'y songe. Peut-être suis-je vraiment fou pour eux. Pour les intelligences qui se sont arrêtées à la moyenne du développement, ceux-là sont fous dont les sens ont atteint une *hyperacuité* qui les étonne. Je suis au-dessus du niveau commun donc pour eux je suis fou.

Qu'est-ce que la folie, en effet ? Sinon la *perception* de l'inconnu, la *pénétration* dans un monde dont les cerveaux obtus n'ont pas la compréhension. Le fer rouge paraît fou au fer noir. Et cependant, il n'est rouge que parce qu'il s'est assimilé des atomes de calorique dont le fer noir est dénué. Mes organes cérébraux sont ultra-échauffés, et leur rayonnement étonne, effraie les cerveaux froids. La folie est encore la *spécialisation*. Tandis que l'organe de l'homme *sensé* (à ce qu'ils prétendent) dispense ses forces actives sur cent points qu'il touche à peine, le cerveau du fou (cette appellation est burlesque) sait concentrer toute sa vitalité sur un centre unique. Ce qu'ils nomment *monomanie* n'est que la *spécialisation* des facultés pensantes en une étude particulière. C'est un développement *extra-humain* de la puissance analytique. Pourquoi les *analystes* traitent-ils de fous les *synthésistes* ?

Et cet homme, non seulement prétend que je suis fou, mais encore il a l'audace ridi-

cule (ridicule, car j'en ris, sur mon âme !) de vouloir me guérir. Qu'entend-il par ce mot, me guérir, sinon m'amoindrir? sinon éteindre en moi cette *superfaculté* qui est à la fois ma vie et mon orgueil.

Les détromperai-je ? Leur prouverai-je que je suis plus sain d'esprit qu'ils ne le sont eux-mêmes? Non seulement plus sain, mais encore doué d'une santé absolue, tendant à la perfection même par le développement de l'organe. Cela dépend. Si fou que je sois, je n'ai pas perdu la mémoire ; et je me souviens que les protestations ne font le plus souvent que les rendre plus entêtés dans leurs idées. Et puis à quel degré me croient-ils arrivé ? Suis-je dans la période croissante ou au contraire en voie de guérison ?

J'attendrai, et je rirai à mon aise, *en dedans*, de l'ignorance de la science. Et quand, de son air docte, le médecin aura déclaré que je suis guéri, j'éclaterai de rire, et je lui crierai :

— Imbécile, qui ne sait pas que le *delirium tremens* n'est qu'une combustion.

XXI

Non, je ne dirai rien. Oh ! j'y suis bien décidé main tenant. Il était temps que j'ap-

prise cela. Car la vérité m'oppressait. J'étais tenté de crier. « Je ne suis pas fou ! » Mais aujourd'hui je veux, je veux, entendez-vous, qu'on me croie fou. Je veux qu'on me transporte au *Lunatic Asylum*... car, tout à l'heure, pendant qu'il causait, tandis qu'il croyait que le *fou* ne pouvait l'entendre, il a dit... oh ! j'ai bien *entendu*, plutôt ne pas entendre, dans ma tombe, la trompette au jour du jugement - il a dit que Golding avait été sauvé, seul, et qu'il était fou...

XXII

J'ai manœuvré ; et, de fait, ce n'a pas été très difficile. Je n'ai eu qu'à me montrer tel que je suis réellement ; ils se sont persuadés de plus en plus que j'étais fou. J'ai tremblé un instant qu'on ne voulût, en ma qualité d'homme riche, me soigner chez moi. Par bonheur, l'avarice du docteur Gresham a été plus forte que les remontrances de mes amis. L'honnête homme préfère m'avoir sous sa main, pour mieux m'exploiter. En vérité, je ne puis lui en faire un crime ; car pour quelques centaines de dollars de plus que je dépenserai, j'aurai du moins obtenu ce que je désire depuis si longtemps.

Enfin, je ne suis plus si faible, et je puis être transporté. Oh quelles précautions sont

prises ! On veille sur moi comme sur un enfant terrible. Si j'allais m'échapper ! Si ma folie allait prendre tout à coup un caractère violent ! On s'efforce de m'amadouer. On me parle d'une promenade à la campagne, dans le but - l'unique but - de réparer mes forces. Comme ils auraient peur, s'ils pouvaient se douter que je sais tout, que je n'ignore point que c'est à l'hôpital des fous qu'on me conduit. Imbéciles! je vous laisse jouer devant mes yeux votre ridicule comédie, parce qu'il me plaît - à moi - d'aller à votre hôpital. J'y vais parce qu'il me convient d'y aller, entendez-vous bien! N'ont-ils pas discuté entre eux tout bas - mais j'entends tout - s'il n'y avait pas lieu de m'attacher les bras dans leur vêtement infâme? Par bonheur, ils ont renoncé à ce gracieux projet. Je dis, par bonheur, car je me serais peut-être trahi.

Nous voilà partis... Qu'est ceci ? je rencontre sur mon passage des voisins qui gémissent et se détournent pour pleurer. Ah ! ah ! quand je disais que tout cela était du pur grotesque ! Pleurez, pleurez, tandis que mon âme, à moi, rit à gorge déployée.

On s'est arrêté devant le *Lunatic Asylum*. J'ai feint de ne pas m'en apercevoir. Il me tarde que toutes ces formalités préliminaires soient accomplies. Voici nous passons sous des voûtes, dans une espèce de greffe; le

sous-directeur, un gros homme réjoui, vient me recevoir des mains du tout-puissant directeur, docteur Gresham. Un clignement d'yeux est adressé au docteur par ce personnage. Il signifie - cela est aussi clair que si les mots étaient prononcés : - Ah ! c'est là cet excellent client ! Car je suis accueilli avec tous les égards que l'on doit à une *bonne affaire*. Je représente un capital de... auquel d'habiles saignées devront être pratiquées. Donc, je suis respectable au plus haut point.

Le sous-directeur daigne me conduire lui-même à mon appartement. J'ai un appartement, s'il vous plaît, dans le pavillon le plus élégant, une chambre à coucher, un parlour et un cabinet. Ah ! ce cabinet m'a fait une fâcheuse impression. C'est là que sont disposés - comme des instruments de torture - les appareils hydrothérapeutiques. Les douches glacées ! Bast ! puisque je suis fou. J'ai des fenêtres grillées, qui donnent sur un magnifique jardin... à peine entré, j'y jette un coup d'œil...

J'aperçois un homme qui se promène, seul, la tête penchée.

— Ah ! me dit le domestique, voilà votre voisin qui fait son petit tour.

Dieux du ciel ! vous l'avez entendu. Cet homme a parlé ! il a dit : « Votre voisin ! »

Oh béni soit-il, et que ces mots me récompensent déjà de tout ce que j'ai souffert et de tout ce que je souffrirai peut-être ! Mon voisin ! cet homme ! il a dit cela, tout simplement, sans y songer, sans comprendre que tout mon être dût frissonner de joie. C'est qu'aussi il ne sait rien, il ne peut rien savoir ! Que ne lui donnerais-je pas pour payer ces quelques mots !

Cet homme, c'est Golding.

On m'a laissé seul un instant ; je me suis accoudé à la fenêtre. Je le regarde qui marche, qui monte une allée, puis la redescend. Il n'est pas changé, sur ma parole. Oh ! comme je le remercierais de n'être pas mort ! car c'est alors peut-être que je serais devenu fou, si la possibilité d'éclaircir ce mystère m'avait échappé par la destruction du sujet lui-même. Au lieu de cela, je suis là, à quelques pieds de lui, je le couve du regard, il ne pourra pas m'échapper, car lui est fou, bien fou, n'est-il pas vrai ? Les grilles sont solides et les verrous sont sûrs ! Pourvu qu'on le garde bien ! Les fous ont des façons de se faufiler dont il est bon de se défier. J'en parlerai à Gresham...

XXIII

Je suis descendu dans le parc, afin de prendre l'air. Le docteur Gresham est venu me rejoindre. C'est maintenant qu'il faut user d'habileté. Il m'a pris le bras et a fait avec moi un tour de promenade. Il paraît très satisfait de ma docilité. Il me parle doucement, comme on fait à un enfant qu'on ne veut pas irriter. Je ne lui adresse pas une seule question. Je me contente de répondre par des monosyllabes. Je tiens les yeux à demi fermés, je ne veux pas qu'il lise ce qui se passe en moi... Tenez, voilà justement que nous sommes dans l'allée où marche Golding. Oh ! je voudrais presser ma poitrine de mes deux mains pour empêcher mon cœur de battre aussi fort. Je suis sûr que je pâlis. Mais non. De la force, il faut qu'il ne se doute de rien...

Golding nous a vus. Il s'est arrêté. Sur mon âme, il m'a reconnu. Il vient à moi, mains ouvertes. Que ne puis-je saisir ces mains et l'entraîner, lui, dans un endroit où il m'appartiendrait, à moi seul, où je pourrais promener le scalpel de mon observation dans ce cerveau, qui contient mon secret... Dois-je le reconnaître, moi ? Oui, en vérité. Le docteur paraît enchanté de cette rencontre, dont il me semble augurer les meilleurs résultats. J'entends vaguement ce que me dit Golding ;

il a appris mon accident, il a su ma maladie, il a pris la plus grande part à mes souffrances... Je réponds avec politesse ; puis, tout à coup, je le regarde bien en face. D'un regard dont j'avais ménagé la force, je plonge dans ses yeux, et j'y vois - je ne me trompe pas - une immense satisfaction, un épanouissement de joyeuse placidité.

Si cet homme est fou - et je n'en crois rien - du moins cette folie est-elle doublée d'une joie intime dont seul je puis mesurer l'intensité... mais je reprendrai cet examen plus tard. Il ne faut pas qu'on s'aperçoive de mes découvertes, et à partir de cette minute je *travaillerai* si profondément mon Golding, que pas une des fibres de son être n'échappera à mon attention.

Golding m'a adressé une question. Laquelle ? Toutes mes facultés étaient concentrées dans mon organe visuel, alors que je plongeais dans ses yeux, - fenêtres de son âme - je n'ai pas entendu. « — Veuillez répéter, je vous prie. — Vous savez jouer aux échecs ? En effet ? Eh bien !! si monsieur le directeur le permet, nous pouvons faire quelques matches. — Volontiers! »

Le docteur Gresham est de bonne composition. Que lui importe après tout ? Seulement il se fait tard aujourd'hui. M. Golding doit être fatigué. À demain, cela vaut mieux.

À demain soir. Et nous nous séparons, et quand je serre la main à Golding, il semble que ce soit une prise de possession de cet être qui m'appartient comme le cadavre à l'anatomiste.

XXIV

Étant donné l'être humain, doué d'une force énorme de volonté c'est mon cas peut-on s'isoler du *relatif*, au point de se concentrer tout entier dans un *absolu* choisi, voulu, délimité par la volonté même ? Puis-je arriver à *m'abstraire* de tout ce qui n'est pas Golding, pour diriger sur lui seul toutes les forces de mes facultés et de mes sens ? Il faut qu'à partir d'aujourd'hui la machine entière devienne insensible à tout et pour tout et que tous ses ressorts soient continuellement, à l'état de veille comme à l'état de sommeil, tendus vers ce but unique, qui devient mon *absolu*.

Ainsi Golding est là, de l'autre côte de la muraille. En rentrant dans ma chambre, je l'ai vu ouvrir sa porte, et, d'un coup d'œil rapide, j'ai compris que son appartement était disposé en sens contraire du mien. Ma chambre à coucher touche à la sienne, et, quand je regarde ma fenêtre, tandis que mon parloir est à ma gauche, le sien est à sa

droite. Donc son lit est placé parallèlement au mien. Sa tête repose sur la même ligne que ma tête. En me tournant du côté du mur, j'ai les yeux dirigés vers lui. Un mur seul nous sépare. Épais ou non, peu m'importe. Il faut que, par la concentration de toute mon énergie vitale dans mon organe visuel, je parvienne à le voir.

Oh ! s'ils m'entendaient, comme ils diraient encore que je suis fou ! Cela, parce que j'admets la possibilité de ce qui leur paraîtrait impossible. Et cela en raison de mon organisation, plus active que la leur.

Mon idée n'a cependant rien d'excentrique. Tout corps est composé de molécules, réunies par la force de cohésion. Un corps est d'autant plus solide et résistant que la cohésion des molécules constitutives est plus forte. Or, le bois - et ce mur est une cloison de bois, - est peu résistant. Donc la cohésion n'est pas parfaite. Donc il existe des espaces relativement considérables entre les molécules. Donc, il est *possible* au regard de devenir, par l'habitude et l'exercice, assez *aigu* pour se glisser à travers les pores du bois. Donc, à travers la cloison, je puis voir Golding.

Quiconque m'eût regardé pendant cette première nuit n'eût pas un seul instant douté de ma folie. Je ne dormis pas une minute. Le

sommeil rentrait dans cette *relativité* dont je devais me débarrasser. Ou bien, la fatigue étant plus forte que ma volonté, le corps pouvait dormir à l'exception des yeux et des oreilles. Les yeux ne devaient pas, fût-ce une minute, fût-ce la dixième partie d'une seconde, négliger l'action, dont la persistance seule pouvait centupler l'acuité. Ainsi des oreilles. Tout bruit devait passer non perçu par elles, excepté le bruit qui viendrait de la chambre à cote. Ah ! ce fut un travail pénible dt ns le principe, et cette première nuit fut fatigante.

Je n'avais pas de lumière, mais je fixais mes yeux à demi ouverts sur la cloison. Pendant plusieurs heures, l'obscurité demeura profonde. Peu à peu, un effet déjà connu - et sur lequel je comptais - se produisit. le distinguai dans l'obscurité, non la couleur, mais l'existence de la cloison. Mes yeux, sans saisir les détails, percevaient quelque chose qui n'était pas les ténèbres.

Puisque je perçus l'obscurité, la logique ne voulait-elle pas que j'arrivasse - au prix d'une constance que rien ne pourrait vaincre - au résultat désiré ?

Autre résultat obtenu : je m'étais absolument isolé de tout ce qui pouvait se produire autour de moi, et la lueur d'un nouvel incendie aurait pu lécher mes fenêtres... je ne

l'aurais pas vu !

Mais le jour vient... je prends un peu de repos. Dans quelques heures, la lutte recommencera...

XXV

Nous ne sommes pas descendus au parc ; il tombe quelques gouttes de pluie. Ce n'est pas un contretemps, bien au contraire. Je préfère même le tenir sous mon regard dans sa chambre, là, à deux pas de lui, de telle sorte que pas un éclair, si fugitif qu'il soit, ne pourra passer sur son front sans que j'en surprenne aussitôt le pâle reflet...

Sur mon âme, c'est une curieuse partie d'échecs... Il est en face de moi, une petite table nous sépare, nos genoux se touchent presque. Nous ne parlons pas. De quoi parlerions-nous ? N'existe-t-il pas, chez l'un comme chez l'autre, une préoccupation qui absorbe toute pensée et enchaînerait toute parole ?

Il y a deux hommes en moi l'un, machine, ressemble à l'automate de Kaempfen ; celui-là - cet être partie de mon être - joue aux échecs, calcule, combine, stratégise, lance des pièces à droite, à gauche, en diagonale; cet être pense au jeu, rien qu'au

jeu. Il comprend qu'en avançant le deuxième pion du cavalier, il découvre brusquement la reine et met le tour de l'adversaire sous une double prise; il sait que dans deux coups, le roi, mis dans l'impossibilité de roquer, devra s'avancer d'une case et se placer sous le feu d'une batterie de cavaliers, soutenue par un fou qui n'attend que le moment propice pour agir.

Mais moi - le moi réel - est étranger à ces combinaisons, à ces calculs. Son échiquier à lui, c'est Golding lui-même. Les fibres intimes de Golding s'entrecroisent devant lui comme les lignes du damier, et ce qu'il fait jouer sur ces cases humaines, c'est sa volonté, c'est son attention, c'est toute la force de ses nerfs, toute la projection de son activité...

Lui ne se doute de rien. Il joue, il s'efforce de parer les coups que je lui porte. Oh ! il n'échappera pas à la pénétration de ma volonté. Il défend sa partie d'échecs mais combien plus grave, combien plus intéressante cette partie qui se joue entre son cerveau inerte et mon cerveau actif! J'ai les yeux fixés sur ce front lisse, où n'apparaît pas une ride; et sans qu'il s'en doute - qui pourrait s'en douter d'ailleurs? - je pratique dans ce front mon travail incessant de perforation.

Mon regard se fait vrille, il s'est appuyé,

- pointe d'acier vivant - sur cette tête dans laquelle repose inconnu le secret que j'ai juré de pénétrer. Mouvement bizarre, en vérité. Le rayon qui s'échappe de mes yeux se pose sur son front et tourne sur lui-même comme la pointe d'un vilebrequin. Oh ce ne sera pas un travail d'un jour. Car ce crâne est remarquablement dur. Et puis, s'il allait *sentir* cette pointe qui menace son cerveau ? Plusieurs fois déjà il a froncé les sourcils comme pour se débarrasser d'une sensation importune. C'est que sans doute l'*outil* mord dans la chair vive, c'est que déjà se produit le *chatouillement* de la pointe qui attaque l'épiderme...

J'ai été dérangé tout à l'heure le directeur est venu nous trouver, il s'est assis auprès de nous, il a suivi avec intérêt les péripéties de la partie. J'ai fermé à demi les yeux. S'il allait voir - lui - le travail auquel je me livre ! J'ai eu une tentation infernale. Il faut que je parle. De quoi ? Des deux amis de Golding, de Pfoister et de Trabler. C'est fait. Ces deux noms se sont échappés de mes lèvres. Le directeur a répondu :

— Ils sont morts !

Mais Golding ! Golding est resté froid, il n'a pas tressailli, pas un mouvement, pas un frissonnement, si léger qu'il soit, n'a témoigné qu'il ait entendu ces deux noms. Allons !

il est fou ! bien fou, puisqu'il a perdu jusqu'au souvenir...

Tout à coup une atroce pensée traverse mon cerveau. Puisqu'il a oublié, il ne pense peut-être plus à ces faits, encore inconnus pour moi; si, lorsque je serai parvenu à ouvrir comme un coffre rouillé la boîte de son crâne, si je n'y pouvais rien lire, rien que le néant de l'oubli ! Ce serait horrible. Sous ce visage pâle, mat, sous ce front blanc et impassible, j'ai peur que pas une pensée ne roule, que pas une idée ne s'agite !

Mais je me souviens quand il était encore Golding, l'homme d'affaires, pendant tout le jour, il semblait avoir perdu le souvenir des scènes qui se passaient le soir... à partir de six heures.

Oui, je dois être sur la vraie piste. Il faut que je sache si - dans la folie - ne subsiste pas cette assignation de l'inconnu qui le frappait à heure fixe, et qui, comme un témoin récalcitrant, l'entraînait de force là où il devait aller. La journée passe un rayon de soleil nous a permis de descendre un instant au parc. A cinq heures, nous devons rentrer. Je suis seul de nouveau.

XXVI

Comment agir ? Double danger. D'une part, il ne faut pas donner l'éveil à Golding, il faut qu'il ait confiance en moi. D'un autre côté, je dois être surveillé. Oh ! certainement, puisque je suis fou, on doit craindre continuellement que l'accès ne se déclare. Il y a évidemment quelque part, et sans que je le sache, un point d'où quelque surveillant m'examine et m'écoute. En tout cas, comme je ne sais rien encore à cet égard, il faut être prudent. Si l'on pensait que je m'occupe de Golding, peut-être me séparerait-on de lui. Et alors plutôt cent fois mourir, que de faire naufrage si près du port.

Mais cette surveillance, quelle qu'elle soit, ne doit pas être incessante. J'admets que de temps à autre le gardien jette - par où donc ? - un regard dans ma chambre. Mais si rien ne sollicite son attention, il est évident que ce coup d'œil est seulement machinal, qu'il regarde et voit à peine, que le tout n'est fait que par acquit de conscience, et pour exécuter une consigne.

De plus, cette surveillance peut être active au commencement de la soirée, mais plus tard ! oh ! plus tard, elle se fatigue certainement. Je dois me régler sur ces prévisions, qui sont exactes. J'ai deux sens à exer-

cer, l'ouïe et la vue. Mon attitude, pendant que je regarde, pourrait éveiller l'attention. Donc pendant les premières heures, j'écouterai.

Il sera bientôt six heures. Je me suis étendu sur mon lit comme pour me reposer, dans une attitude naturelle. Rien de forcé. J'ai les yeux ouverts, mais pour ne pas les fatiguer, je leur ai ordonné de ne pas *voir*. Le travail qui s'opère dans mon cerveau doit absorber toute mon activité, et de mes sens, celui-là seul doit agir, auquel je le commande.

En ce moment, j'écoute. Mais encore, je n'écoute, encore bien que je les entende, aucun des bruits qui surgissent dans la maison. *J'entends* le pas des gardiens, taisant leur ronde dans les corridors; mais j'écoute ce qui se passe dans la chambre de Golding.

Il marche, lentement, de long en large, il va de la porte à la fenêtre. Il ne parle pas; aucun son ne s'échappe de ses lèvres. Oh j'en suis sûr. Je sais que par la *tension* voulue que j'exerce sur mes facultés, l'ouïe s'est développée en moi d'une façon extra-naturelle. Calculez donc, puisque toute ma force, toute mon énergie de sensation, au lieu de se disséminer sur mes cinq sens, se concentrent en un seul. Un, deux, trois, quatre, cinq... six ! Voici l'heure ! Écoutons.

Il se passe quelque chose. Je l'aurais juré

d'avance. Golding s'est arrêté brusquement. Il a semblé entendre quelque chose. La tête s'est penchée en avant comme pour écouter. Je le sais, parce que j'ai entendu son corps peser tout entier sur la pointe des pieds. Un meuble a remué, c'est qu'il a posé sa main sur le dossier pour ne pas perdre l'équilibre. Ah ! ses talons ont de nouveau touché le plancher. Nouveau tressaillement du fauteuil. Il a abandonné ce point d'appui. Il reste immobile. Puis, voilà que d'un pas lourd, méthodique, régulier, d'un pas qui n'est en quelque sorte que l'ombre de cet ancien passé que je connaissais, il s'est approché de son lit. Il ne le défait pas, car je n'entends pas le froissement des draps. Le lit craque dans toute sa longueur, Golding s'est étendu.

Alors, oh ! alors ! je perçois un bruit sourd, que je reconnais. C'est sa respiration. Elle est lente, à deux temps, comme le soufflet d'une forge. Ce n'est pas le souffle de l'homme qui dort. Je ne me trompe pas, j'en suis certain : Golding est éveillé ! Et sa respiration monotone continue à se faire entendre, pour moi seul. Elle n'est pas égale comme son. Parfois, je saisis un soupir plus sonore, qui me rappelle les hou ! de Black-Castle, mais comme si la bouche d'où ils s'échappent était serrée sous un bâillon.

Je suis impatient... Mais non, l'heure passe. J'attendrai encore. Je ne veux rien précipiter. D'ailleurs, je perçois encore autre chose. Il se remue sur son lit. Ses bras heurtent quelquefois la cloison, ses jambes s'étirent comme si elles étaient mues par un ressort et vont frapper l'un des montants du lit. Cela est la lutte, c'est la persistance mécanique de l'effort qui lançait sur Golding ses deux acolytes. Est-ce bien cela ? En ce cas, la chose est simple. Il faut que, continuant mon travail d'excitation du sens visuel et du sens auditif, je parvienne à lire dans Golding comme dans un livre ouvert, à entendre l'écho de ses pensées, à percevoir ces mots qui se forment dans son cerveau.

XXVII

Minuit : je commence. Il sera plus facile de percer un trou dans la cloison, et par là, je plongerai sur Golding mon regard investigateur. Et pas d'instruments ! Si seulement j'avais un canif ! Après tout, où serait la difficulté ? Non, de mes ongles, j'ouvrirai une issue dans ce bois. Ah ! ils croient que je dors, et ils se disent : « Le fou est calme, ce soir ! »

Restez dans votre repos, mes maîtres. Le fou suit raisonnablement un projet conçu... et demain, il saura...

Comme ce bois est dur !

XXVIII

Deux nuits ont suffi à ce travail. J'ai dû déployer toute mon énergie; à certains moments, le sang jaillissait de mes ongles. Mais cela me préoccupait peu, je vous assure. Cette nuit, je le verrai dormir. Dort-il d'abord ? Je n'en sais rien, et même ce souffle que j'entends à travers cloison ne me paraît pas celui d'un homme endormi. Cependant, il ne quitte pas son lit... une seule remarque : il semble que son poids s'alourdisse de plus en plus. Est-ce que l'entassement des souvenirs et... qui sait ? des remords aurait un poids effectif... plus la nuit avance, plus par conséquent les souvenirs s'amassent dans son cerveau, plus j'entends le lit gémir et craquer, comme si ses pensées étaient de plomb.

Que cette journée me paraît longue ! Des échecs, je ne me préoccupe plus. Je joue machinalement, sans y songer, et je le regarde.

Mais c'est singulier. J'aurais pensé que ce travail de *perforation* se serait accompli plus vite... je ne puis encore rien lire dans ce cerveau. Oh ! il y a des moments où je voudrais le déchirer de mes ongles comme j'ai

déchiré la muraille...

Tiens un couteau !

XXIX

Comment se trouve-t-il dans ma chambre ? D'où vient-il ? Qui l'a apporté ici ? Un couteau, et dont la lame paraît solide, sur ma foi. Ce n'est pas un couteau de table, ce n'est pas moi qui l'ai pris à la table du repas. On nous surveille trop. Non, non. Je me souviens. Le gardien est entré ce matin ; il coupait une pomme. C'est évidemment lui qui a oublié là cet outil...

Un couteau cela peut servir à tant de choses. Il est bien emmanché, bien en main. Comme on donnerait un bon coup, avec cela... de haut en bas...

Le gardien est venu. Ah ! j'ai bien compris pourquoi. Il est inquiet, cet homme, il sait qu'il a laissé son couteau quelque part, et sa responsabilité s'inquiète. Il ne me demande rien tout d'abord. Il me souhaite le bonsoir, mais en même temps il regarde à droite et à gauche. Moi, je suis assis tout naturellement, sur une chaise, devant ma table. J'ai caché le couteau dans ma manche. Pourquoi, après tout ? Il serait si simple de lui dire : Mon brave homme ! je sais ce que vous

cherchez. Voici votre couteau.

Non, je ne lui dirai rien. Tenez, voilà qu'il m'interroge. Oh ! sans avoir l'air d'attacher à sa question la moindre importance :

— Est-ce que par hasard vous n'auriez pas trouvé un couteau ?

— Un couteau ! ici ! oh ! non.

Si vous voyiez de quel air placide je réponds.

Il est convaincu que je dis la vérité. Comme c'est chose amusante que de tromper. Il jette un dernier coup d'œil autour de lui, mais, bon gré, mal gré, il faut bien qu'il y renonce. S'il se doutait que je le sens, là, tout près de ma chair, et que le fou - car je suis un fou - se moque *in petto* de l'homme raisonnable.

Il est parti. Pourquoi ai-je gardé ce couteau? Sur mon âme, je ne pourrais le dire. Mais cet acier froid me cause une agréable sensation. On dirait - oui, en vérité - que cette sensation *s'harmonise* avec quelque secrète pensée de mon cœur.

Six heures ! à mon poste.

XXX

L'ouverture que j'ai pratiquée dans la cloison, est tout étroite. Mon plus petit doigt n'y pourrait passer, mais mon regard pénètre et embrasse, dans la chambre de Golding, un périmètre plus que suffisant. Du reste, je n'ai pas besoin de voir plus loin que son lit.

Il s'est étendu. Il est sur le dos. Les yeux sont à demi-fermés ; leur expression est vague. Puis peu à peu, ils s'ouvrent, ils sont fixes, ils regardent quelque part. Où ? ce n'est pas au plafond. - Que lui importent et le plafond et les quelques moulures de plâtre qui l'entourent ? Non, son regard va évidemment *plus loin*.

Il est étrange que mon attention ne se fatigue pas. Il me semble que je le regarderais ainsi pendant une année entière sans que ma paupière eût un frémissement. Il n'est pas beau, Golding. Sur ce visage d'ordinaire si frais, si rebondi, des rides se creusent... à l'heure sinistre. Un cercle olivâtre borde ses yeux. Évidemment il souffre. C'est un cauchemar qui danse sur sa poitrine. Smarra le tient à la gorge ; et sous la pression de cette griffe, à laquelle nulle volonté ne résiste, les sons sortent inarticulés de sa poitrine.

Voyons. Où est le point de son front que j'ai tenté de percer de mon regard? Juste-

ment, il s'est posé de trois quarts, je puis le considérer tout à mon aise...

Va donc ! courage ! mon regard. Perce cette boîte osseuse, qui, semblable à une cassette d'avare, renferme ce qui est mon trésor à moi !

Oh ! comme je réunis toute la force de mon être dans ce regard, lentille au foyer de laquelle se concentre tout le rayonnement de ma volonté. C'est un livre durement fermé que la tête d'un homme : pas une fissure, pas un coin par lequel je puisse apercevoir ces pages, si intéressantes pour moi...

Non. Et ce sourire errant sur ces lèvres. Par le ciel ! Je crois qu'il me raille. Il semble dire : je tiens mon secret, il ne m'échappera pas.

Que pourrais-je donc bien tenter pour hâter mon ceuvre ? Quel dernier effort me conduirait à mon but ? Oh je ne reculerais devant rien. Maintenant qu'on me croit fou, que j'ai eu le courage d'accepter le doute, que je me suis livré à ceux qui nient ma raison, rien ne pourra me faire reculer.

Peut-être suis-je encore trop loin de lui ! À deux pieds cependant tout au plus. C'est encore trop sans doute. Il faut que je me rapproche, il faut - comment cette pensée ne m'est-elle pas venue plus tôt - que je sois au-

près de lui. Ah ! le couteau ! Oui, c'est cela !

La cloison est entamée. J'ai pu constater son épaisseur. Ce n'est rien. Quelques planches ajustées. J'introduis le couteau dans une fente, la lame fait levier. La planche cédera. C'est peu solide Je suis *certain* qu'il n'entendra rien, il est absorbé par le *mystérieux* qui l'obsède et l'étreint. Déjà la planche a plié, je puis passer mes deux mains. M'entendra-t-on du dehors? Tout est calme. Les gardiens sont endormis. Et puis le bruit sera-t-il violent ? Je ne le crois pas. Tenez ! j'avais bien raison de ne pas le croire. Voici que sous mon effort, lent, étudié - habilement étudié, je vous jure - la planche se sépare, la peinture s'est fendue dans toute sa longueur, se craquelant sans bruit.

Là ! cette première planche reste entre mes mains. Déjà, je puis passer le bras. Je l'ai touché, lui. Il n'a pas tressailli. Il n'a pas senti mes doigts qui s'appuyaient sur son corps. À l'ouvrage donc ! La nuit commence seulement, j'ai tout le temps de mener l'œuvre à bien. Il est curieux que je n'aie pas conçu plus tôt cette pensée. le secoue la seconde planche, méthodiquement, prêt à m'arrêter au moindre bruit, dépassant une certaine moyenne dont mon oreille a fixé l'intensité. Elle tient assez fortement, celle-là. Bah ! il serait trop ridicule de se découra-

ger... en si beau chemin. Je le disais bien... La voilà qui s'ébranle. Elle est plus large que je ne l'avais supposé, c'est ce qui explique sa résistance... L'ouverture sera plus que suffisante.

Je pourrai passer... c'est fait. Il s'agit maintenant de me glisser par cette ouverture. Oh ! cela n'est pas difficile. Je me dresse à demi sur mon lit... la tête d'abord, puis les épaules. Il faut que je me mette de biais - de champ, comme disent les ouvriers - d'une main je m'appuie au lit, tout doucement. Mais, en vérité, il est inutile de prendre tant de précautions. Golding n'est-il pas plongé dans une sorte de catalepsie intermittente, qui, j'en ai la conviction, ne cessera qu'avec la nuit. la preuve de ceci, c'est que je suis dans sa chambre, c'est que j'ai pu passer par-dessus le lit, que j'ai même heurté ses jambes, et qu'il n'a pas eu conscience de ma présence.

Tenez, en cet instant, est-ce qu'il sait que je suis là, courbé sur lui, que je le touche, que je l'enveloppe tout entier de mon regard ? Ah ! en vérité, cela est burlesque, de songer qu'un fou pourrait être aussi habile !

XXXI

Et je ne puis rien voir En vain mon œil fouille, comme un bistouri, ce front sous lequel bouillonne son cerveau. En vain, je tends tous les ressorts de mon être. La matière inerte - qui s'appelle Golding - garde son secret. Malédiction ! il faut cependant en finir ! Je veux savoir, je saurai.

Encore ce couteau ! tout à l'heure il m'a semblé que cet acier s'était refroidi dans ma main comme pour me rappeler sa présence... Que pourrais-je donc en faire? En quoi ce couteau pourrait-il m'être utile? Ah ! j'y songe... non... ce n'est pas une idée ridicule. Voyons, pas de précipitations ! Qu'est-ce que je cherche après tout ? Je veux ouvrir ce cerveau qui reste obstinément fermé ? Lorsqu'un coffret rouillé résiste aux doigts qui s'efforcent d'arracher le couvercle, une lame d'acier a bientôt raison de cette résistance... Eh bien ! le cerveau de Golding n'est-il pas ma cassette à moi, renfermant des richesses plus précieuses que toutes les pierreries du monde! Le couteau oui, c'est cela. Il me faut faire sauter ce couvercle qui ferme son cerveau... ce couvercle, c'est le crâne. La lame sera-t-elle assez forte ! Certes, avec un coup bien rapide, bien sec, la résistance de l'acier se décuplera. Je ne puis m'y reprendre à deux fois.

XXXII

C'est fait.

J'ai frappé, oh ! d'une main sûre, allez. Il n'a pas poussé un soupir. Là, juste entre les deux yeux... la lame a pénétré de plus d'un pouce. Et c'est remarquablement dur, la boîte osseuse du cerveau. Je crois qu'il est mort... Oui, mais la vie persiste encore dans l'immobilité, précurseur de l'anéantissement définitif. Je retire la lame, le trou est béant, quelques gouttes d'un sang noirâtre... oh! presque rien... En vérité, j'aurais cru qu'il eût plus saigné que cela... L'ouverture est faite, c'est par là que je regarderai...

Enfin ! enfin ! par l'enfer, je vois, je lis dans ce cerveau ! Ah ! je ne m'étais pas trompé ! L'histoire n'est pas longue, allez ! À tout problème, la solution tient en un chiffre... Dans ces fibres palpitantes, dans les dernières convulsions de ce cerveau qui se désorganise, qui se désagrège, je découvre le mystère. Ma peine n'a point été perdue. Et pour vous le prouver, tenez, je vais vous dire ce que c'était...

Golding est un empoisonneur ! Oh ! comme je vois bien le mot *poison* écrit sur les parois de cet organe convulsé !... il y a là quelque chose de bien étrange... Golding n'a pas commis le crime seul... lorsqu'il a empoi-

sonné Richardson (vous vous rappelez qui est ce Richardson, l'ancien propriétaire de Black Castle), il avait deux complices, Pfooster et Trabblar. S'ils ont commis le crime, c'est qu'ils étaient les amis de Richardson... et ses légataires. Parbleu!... Mais quand ils se sont trouvés en face du cadavre, lorsque le mort a été descendu dans la chapelle blanche... vous savez, là-bas, au bout de l'allée du parc, ils ont eu peur les uns des autres... et... oh! je lis tout cela dans la tête de Golding comme dans un registre ouvert... ils ont été saisis par la folie du *remords*...

Non qu'ils regrettassent ce qu'ils avaient fait... mais ils étaient envahis par une indicible terreur... ils sentaient qu'un jour pourrait venir où l'un dénoncerait l'autre... et ils se surveillaient, et à partir de six heures... heure à laquelle la victime avait rendu le dernier soupir... ils ne se quittaient plus. Leur crime les étreignait et les liait dans les chaînes d'une complicité défiante.

Ah ! je ne déchiffre plus qu'avec difficulté. En vain mon couteau fouille avec rage ce cerveau que gagne l'inertie de la mort. Rien !... rien !... plus rien !

×××

« Hier, lit-on dans le *New-York Advertiser*, un crime horrible a été commis dans la *Lunatic Asylum* du docteur Gresham. L'hono-

vable M. Golding a été assassiné par son voisin de cellule, M. X., dans un accès de folie furieuse. L'insensé l'a tué à coups de couteau dans le crâne. Quant à M. X., il est mort presque immédiatement dans des convulsions tétaniques. Le coroner a rendu un verdict de double décès par suite d'actes inconscients résultant d'aliénation mentale.